

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

G^{al} Deligny

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

DOUZIÈME ÉPISODE : DE L'AUDACE ! ET ENCORE DE L'AUDACE !

XXVI

LUTTE SUPRÊME

On imagine que, leur audacieux coup de main leur ayant permis de s'esquiver sans être remarqués des assaillants, les défenseurs du fort Wilson ne s'étaient pas attardés en route.

Le cœur crevé de regrets à la pensée des deux vaillants compagnons dont le sacrifice assurait leur salut, le lieutenant Rutledge et sa petite troupe s'étaient éloignés du ranch di Cristo de toute la vitesse de leurs chevaux et on avait galopé ferme dans la direction de la Gran Sonora où Rutledge savait que le détachement devait attendre des ordres ; il ignorait, en effet, les nouvelles dispositions prises par le haut commandement et était à cent lieues de supposer qu'en ce moment même Wickley jouait contre l'ennemi une partie suprême.

Mais il arriva ceci de déplorable c'est qu'à un certain moment, contraints à une série de détours qui avaient fait perdre leur route, force leur était maintenant de cheminer à l'aveuglette.

Si Rutledge eût été seul, il n'eût pas hésité à se lancer à l'aventure, dût-il crever son cheval et risquer de périr dans le désert.

Mais il était chef de détachement et à ce titre assumait une responsabilité qu'il lui était impossible de décliner...

Le sort de ses hommes dépendait de leurs chevaux et ceux-ci, harassés par la rude randonnée à laquelle ils venaient d'être soumis, étaient fourbus, ou peu s'en fallait.

Il importait donc de les ménager et de n'exiger d'eux que le minimum d'efforts que comportaient les circonstances...

Ses hommes commençaient même à grommeler, demandant impérieusement qu'on fit halte pour la nuit...

Devançant donc l'instant où il pressentait qu'il allait être mis en demeure, au mépris de toute discipline, de s'incliner devant leur volonté, le lieutenant déclara tout à coup qu'on allait faire une dernière tentative pour se repérer...

Etendant le bras vers une colline assez élevée :

— Boys, leur dit-il, de là-haut il sera aisé de battre un large horizon et sûrement, si nous nous trouvons à proximité de quelque habitation, nous aurons la possibilité de nous renseigner sur le chemin à suivre ; qui sait même s'il ne nous sera pas possible de nous installer plus confortablement qu'en plein air pour passer la nuit...

Et, d'autorité, se mettant en route, il conclut d'un ton amical :

— Allons, boys ! un dernier coup de jarrets, voilà ce qu'il faut pour gagner l'avoine et une bonne ration...

Soudain, l'un d'eux, mieux monté et qui avait le premier atteint le sommet de la colline, cria en agitant son chapeau à bout de bras :

— Des toits !... là-bas !...

A une portée de carabine, une petite agglomération d'habitations mettait dans l'air assombri du soir le rougeoiement de leurs toitures de tuiles.

D'eux-mêmes, les chevaux, excités comme leurs cavaliers par la perspective d'une provende abondante, finirent par prendre spontanément le trot, puis le galop.

Au bruit de cette ruée troublant le silence du soir, des individus apparurent tout à coup sur le seuil des maisons et Rutledge tressauta sur sa selle, en reconnaissant parmi eux le señor Morales.

Celui-ci, à la vue de l'officier, dissimula une grimace et s'exclama d'un ton où la joie sonnait faux :

— Par la Vierge ! c'est le señor lieutenant !

L'officier connaissait par Suzy le rôle plus que misérable qu'avait joué le vieux Mexicain dans le mariage de miss Morton et s'il eût été seul, il eût passé son chemin plutôt que de rien devoir à l'auteur de l'odieux marché qui l'avait à jamais privé de sa chère Suzy.

Mais, autour de lui, il voyait ses hommes impatients de mettre pied à terre...

Aussi, se contenant :

— Enchanté de vous rencontrer, señor Morales, déclara-t-il d'une voix que la colère faisait néanmoins trembler un peu ; pouvez-vous me dire quelle route il faut prendre pour gagner le plus rapidement possible la Gran Sonora ?

Etendant le bras sur sa droite, le vieillard répondit :

— La direction est celle-ci..., mais d'ici à la Gran Sonora on compte vingt-cinq milles, et vos hommes comme vos chevaux me donnent l'impression d'avoir besoin de repos.

Les soldats, sans attendre d'ordres, mirent pied à terre.

Tandis qu'ils s'occupaient de donner la provende à leurs montures, Rutledge apprenait du vieux Mexicain comment il se trouvait là, dans ce misérable village.

Sur le conseil de son fils, il s'était mis en route pour Mexico : mais brusquement il avait appris que la contrée était en ébullition et qu'il avait grande chance — avant que d'avoir atteint le but de son voyage — d'être arrêté par les pillards qui battaient la campagne.

Il s'était donc décidé à faire halte dans ce ranch où un fermier de la Gran Sonora lui avait offert l'hospitalité.

— Pourquoi n'être pas resté tout simplement à la Gran Sonora ? interrogea tout naturellement Rutledge...

— Ma nationalité de Mexicain peut me rendre suspect aux yeux de vos compatriotes et les pousser à me soupçonner de demeurer à leur quartier général pour tenter de surprendre les mouvements de l'armée.



Tandis qu'ici, à l'écart, je vis, inconfortablement c'est vrai, mais à l'abri de tout soupçon.

Autour de lui, les Rangers suspendirent un moment le jeu de leurs fourchettes pour approuver ces loyales paroles, sans se douter que la vérité était tout autre. Le vieux coquin ne s'était installé là qu'en raison de la proximité de la Gran Sonora qui lui permettait de recueillir sur les mouvements des troupes américaines des renseignements sûrs qu'il faisait passer à Pancho Lopez.

Mais, pour mieux masquer son jeu, aux questions que lui posait Rutledge il déclarait ne pas pouvoir répondre, ignorant ce qui avait pu se passer là-bas depuis que les circonstances l'avaient contraint à partir si précipitamment...

Et cependant il savait fort bien ce que signifiait cette fusillade dont l'écho, très affaibli, arrivait par instants jusqu'au ranch : en ce moment même, les insurgés attaquaient le camp du commandant Wickley.

Quant à Rutledge, il songeait que s'il eût été seul et bien monté, il n'eût pas hésité à partir de suite et à aller s'assurer par ses propres yeux de la nature de cette fusillade dont les échos lui résonnaient lugubrement en pleine poitrine.

On se battait !... c'était évident, mais où cela ?... à quelle distance ?... et avec des chevaux fatigués que faire ?...

S'il avait pu deviner ce qui se passait à ce moment même, nul doute qu'il ne fût parti de suite, même à pied, pour aller combattre aux côtés du chef aimé et au besoin mourir avec ce vaillant régiment qui, depuis si longtemps, constituait sa seule famille...

Là-bas, en effet, sous l'active impulsion de Pancho et de ses lieutenants, les troupes insurgées harcelaient d'attaques ininterrompues le camp de Wickley.

Quoique blessé, Wickley avait continué, dominant la souffrance, à diriger le combat : suivant ses instructions, dans l'impossibilité de défendre un

front étendu, ses troupes avaient abandonné les tranchées initiales pour se former en un carré plus étroit dont les faces étaient nécessairement plus aisées à protéger.

Au centre, les blessés avaient été groupés : Wickley, lui, s'était fait transporter en un point, exposé, c'est vrai, mais d'où il était loisible de dominer le champ de bataille...

Mais une nouvelle balle le frappant, il défaillit, cette fois si rapidement que dans un souffle il put à peine murmurer :

— Boys !... souvenez-vous que les Rangers n'ont jamais...

Il ne put achever et se renversa sans connaissance dans les bras du clairon...

Tandis que le plus ancien en grade parmi les officiers prenait la direction du combat, autour du commandant un rapide conseil de guerre se tenait : évidemment, la partie était perdue et tout ce que l'on pouvait tenter — à moins qu'on ne résolût de se faire tuer sur place — serait de battre en retraite par échelons vers une des collines qui dominaient le champ de bataille et où il serait plus aisé de tenir tête à l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts demandés.

Seulement, observa le médecin qui venait d'examiner les blessures de Wickley, le commandant est intransportable.

— Abandonner le commandant à l'ennemi ! se récria un vieux soldat blessé lui aussi et qui gisait non loin, pourquoi pas le drapeau, pendant qu'on y est !...

Un autre reprit d'une voix farouche : — Qu'on crève ici, tous... à la bonne heure..., ou bien qu'on se sauve tous...

L'un des officiers fit observer que quelque cruel que fût l'abandon du chef, si c'était cependant pour lui une question de vie ou de mort, il n'y avait pas à hésiter.

— ...Il faut le livrer à l'ennemi, alors ?...

— Et qui te parle de cela ? riposta le docteur.

Il ne put continuer : un nouveau bond en avant avait permis aux hommes de Pancho de mieux diriger leur tir et, autour du commandant inanimé, plusieurs de ceux qui s'occupaient de lui avec tant de sollicitude tombèrent :

— By Jove, grogna un sergent, il faut pourtant faire quelque chose.

Et tout à coup, s'adressant à un groupe de soldats qui, tant bien que mal retranchés, faisaient le coup de feu non loin :

— Eh ! là, boys ! cria-t-il..., vite ici, et jouez de la pelle rondement !... il s'agit du commandant...

Lâchant la carabine pour l'outil, trois Rangers eurent rapidement creusé une manière de fossé assez grand pour contenir un corps...

— À lui, maintenant, fit le sergent en empoignant par les épaules le corps de Wickley.

— Tu n'es pas fou !... objecta le médecin, mais il vit encore.

— Ayez pas peur, Monsieur le Docteur, riposta le sous-officier, c'est un truc dont l'Arbi s'est servi, à ce qu'il nous a conté, au Maroc pour sauver un camarade qu'ils ne pouvaient emporter dans leur retraite : alors ils l'ont mis en silo pour revenir le chercher quand il y a eu moyen.

Il ajouta avec une conviction admirable :

— Un truc de ! ça doit être bon !

Tout en parlant, lui et son compagnon descendaient avec mille précautions le corps inanimé ; ensuite ils placèrent en travers de l'excavation des carabines ramassées au hasard autour d'eux et destinées à jouer en la circonstance le rôle de poutrelles pour soutenir la toiture de cette singulière cachette.

Sur les carabines une toile de tente fut rapidement étendue que les soldats recouvrirent ensuite de pelletées de terre, si bien que rien ne pouvait révéler qu'un corps fût enfoui là-dessous, surtout lorsqu'ils eurent maquillé ce coin du champ de bataille au moyen de cadavres ramassés à proximité.

En dernier lieu, une carabine fut enfoncée, le canon en bas, de façon à ce que les survivants — s'il devait y en avoir — pussent retrouver aisément la tombe factice de l'officier.

Leur devoir rempli envers leur chef, les travailleurs retournèrent prendre place parmi les camarades.

(Voir la suite page 15).

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 31 Janvier au 7 Février

DES coups de main, des rencontres de patrouilles, tout au long des lignes britanniques, tels sont les faits qui forment la substance des communiqués de nos alliés du 31 janvier au 7 février. Ils signalent presque chaque jour la capture çà et là de petits groupes de prisonniers. Durant le mois de janvier, sans qu'il y ait eu de combat à proprement parler, ils ont pris ainsi aux Allemands 171 hommes dont 4 officiers, plus 7 mitrailleuses et 3 mortiers de tranchée.

Le 1^{er} février a été marqué par l'échec de trois coups de main ennemis, l'un à l'ouest d'Arleux-en-Gohelle, l'autre à l'ouest de Gheluvelt, le troisième vers la voie ferrée Ypres-Staden. Sur ce même point les Boches se font encore battre, dans une tentative analogue, le lendemain ; ils se font battre également au nord-est de Poelcapelle où ils cherchaient à aborder les lignes britanniques ; pendant ce temps des détachements anglais opéraient avec succès contre les tranchées adverses au sud-est d'Armentières et au sud-est de Monchy-le-Preux ; ici et là ils faisaient un certain nombre de prisonniers. Encore des insuccès pour les Allemands le 3 : c'est, de nouveau, vers Poelcapelle et à l'est du Polygone. Vers Lens, des rencontres de patrouilles tournent à l'avantage de nos alliés. Au nord d'Havrincourt et au sud d'Armentières, des coups de main sont encore repoussés le 4 par les Anglais qui avouent que quelques-uns des leurs ont disparu dans ces affaires ; mais ils se rattrapent en réussissant un raid dans les tranchées allemandes à l'est d'Hargicourt.

De bonnes opérations sont exécutées contre l'ennemi dans la journée du 5 au sud de Fleurbaix et vers la voie Ypres-Staden. Outre que les Britanniques en ramènent des prisonniers et une mitrailleuse, ils y ont détruit un certain nombre d'Allemands. Enfin, le 6, ils repoussent plusieurs coups de main vers Méricourt et Avion ainsi que vers Neuve-Chapelle ; ils perdent six hommes qu'on leur enlève vers Zandworde, mais ils ramènent, de différents points du front, des prisonniers en bien plus grand nombre.

Le travail de l'aviation reste très soutenu. Le 31 janvier l'aérodrome et le dépôt de munitions d'Engel, en Belgique, sont bombardés avec succès. Le 3 février, cinq avions ennemis sont abattus ; la gare et les voies de garage de Valenciennes reçoivent de nombreux obus ; le 5, c'est au tour de la gare de Menin et d'un champ d'aviation au sud-est de Cambrai. Les autres jours, c'est, tantôt ici, tantôt là, dans les arrières-lignes de l'ennemi, sur ses dépôts, sur ses réserves, que tombent les projectiles britanniques.

On constate sur ce front un afflux important de troupes venant du front russe : des indices sûrs permettent à nos alliés d'affirmer que les neuf dixièmes des effectifs massés en Belgique et dans le nord de la France y ont été amenés de Russie ; et ce n'est sans doute pas fini. C'est ainsi que les Allemands observent les clauses de ce chiffon de papier qu'est un procès-verbal d'armistice.

On remarque toujours sur le front français la même animation, sans avoir à y signaler de grosses opérations. La plus intéressante se place, le 3 février, vers Bures, en Lorraine, dans la région d'Arracourt. Un bombardement violent, commencé à 3 heures du matin, avertissait nos hommes qu'ils allaient être attaqués. En effet, au petit jour, l'assaut était donné à nos lignes par un fort détachement de 200 hommes, tous volontaires pour cette opération. Ils étaient arrivés dans les tranchées allemandes moins de quelques heures avant cette attaque dans laquelle ils comptaient sans doute se couvrir de gloire et qui, après leur avoir coûté de lourdes pertes, s'acheva pour eux en débandade. Il en fut de même d'une autre tentative qu'ils firent, le 3, au nord de Bures. Ces petits faits de guerre sont de nouvelles preuves de l'insistance avec laquelle les Boches scrutent nos lignes dans ce secteur, où nous avons déjà signalé leurs coups de main, d'ailleurs infructueux. L'artillerie y a pris une allure très active que les communiqués relèvent fréquemment.

Un coup de main assez important a été repoussé, le 1^{er}, au nord-est de Flirey et, le même jour, dans la région de Reims, un de nos détachements a réussi une petite attaque qui lui a procuré des prisonniers et une mitrailleuse. Autres succès analogues pour nos soldats le lendemain au bois Mortier et sur le front des Caurières ; le 3, au nord de la cote 344 et en Alsace, vers le canal du Rhône au Rhin. Ce même jour, un de nos détachements s'attaque, dans le secteur nord-ouest de Courtecon (région de l'Ailette), à un poste boche dont il ramène dans nos lignes tout le personnel, soit 13 hommes, et du matériel. Des coups de main ennemis ont été encore repoussés, le 6, dans la région du bois des Fosses.

On a signalé aussi un peu d'agitation en Belgique : une agression contre nos lignes vers Lombaertzyde a avorté et vers Nieuport nos hommes ont eu un petit succès en attaquant des postes allemands.

Notre aviation, toujours vaillante, conserve la suprématie qu'elle a acquise sur celle de l'ennemi. Pendant que s'accomplissait le criminel attentat des « Gothas » contre Paris, nos pilotes bombardaient avec succès les établissements d'aviation d'où les Allemands étaient partis et où, vraisemblablement, ils n'ont pu effectuer leur retour sans encombre.

L'armée américaine en France est maintenant en première ligne : elle occupe un secteur au nord-ouest de Toul. Le commandement américain a publié, en date du 30 janvier, son premier communiqué du front, où il signale que nos amis ayant été attaqués ce jour-là au lever du soleil ont, avant de repousser l'ennemi, perdu quelques hommes : deux tués, quatre blessés et un prisonnier.

Le Conseil supérieur de guerre des alliés a terminé, le 2 février, les travaux qui avaient nécessité sa réunion à Versailles où il a tenu sept séances ; à l'issue de la dernière, le Conseil, devant la volonté de

conquête de l'ennemi, a affirmé solennellement la nécessité, pour l'Entente, de continuer son effort militaire avec la dernière énergie. En terminant, signalons un changement survenu dans la composition du cabinet Clemenceau : M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, a donné sa démission et a été remplacé par M. Mourier, auteur de la loi qui porte son nom.

LES OPÉRATIONS EN ITALIE

La lutte se poursuit sur le front italien avec la même activité ; mais c'est surtout l'artillerie et l'aviation qui agissent en ce moment dans la région des montagnes, qui est le principal théâtre de la guerre. La principale action d'infanterie que l'on ait eu à signaler se place dans le secteur du mont di Valbella. L'ennemi, ne réussissant pas à enlever à nos alliés les fruits de leur récente victoire dans la région de Sasso-Rosso, a tenté, le 1^{er} février, de les rejeter du mont di Valbella, où les Italiens avaient atteint le sommet de la vallée de Melago. Un feu de barrage foudroyant et rapide brisa l'élan des assaillants. A la date du 2 février on évaluait à 6.000 hommes les pertes des Autrichiens au cours des récents combats. Venise, Padoue, Trévise, d'autres grands centres de population, ont été de nouveau bombardés à plusieurs reprises par les avions ennemis.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DELIGNY

Né le 5 septembre 1855 à Rennes (Ille-et-Vilaine), entré à Saint-Cyr le 27 octobre 1873, le général Deligny a fait sa carrière dans l'arme de l'infanterie. Lieutenant-colonel le 12 juillet 1903, il est sous-chef d'état-major du 2^e corps d'armée ; colonel le 23 juin 1907, il est nommé sous-directeur des études à l'Ecole supérieure de guerre ; général de brigade le 23 mars 1911, il est placé à la tête de la direction de l'infanterie au ministère de la guerre.

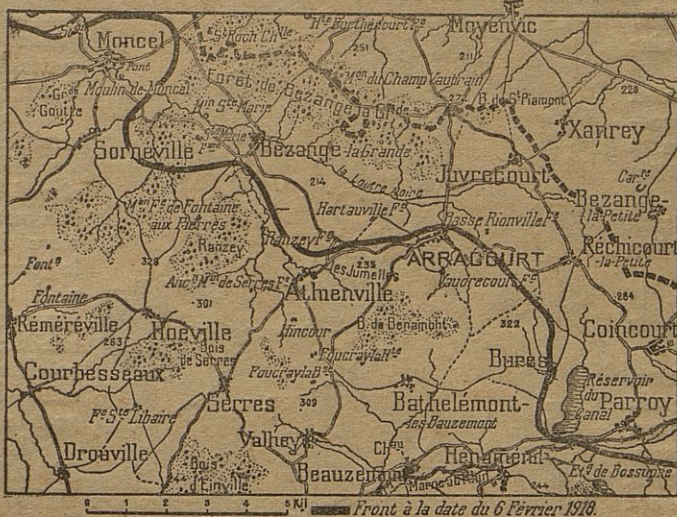
Au début de la guerre, nommé général de division à titre temporaire, il commande une division d'infanterie ; le 27 octobre 1914, il est placé à la tête d'un corps d'armée.

Le 24 mars 1916, il était cité à l'ordre de l'armée dans les termes suivants :

« La 153^e division d'infanterie, après avoir montré sous les ordres du général Deligny un esprit d'offensive très remarquable les 24, 25 et 26 février 1916, a fait preuve les jours suivants d'une ténacité, d'une endurance, d'un entrain, d'une volonté de ne rien céder à l'ennemi au-dessus de tout éloge. A tenu pendant onze jours consécutifs, nuit et jour, en terrain découvert, sans relève possible, sous un effroyable bombardement de tout calibre, un secteur dont elle n'a pas perdu un pouce et dont elle ne sortait que pour tenter de contre-attaquer en vue d'arrêter l'offensive ennemie. »

Le 30 novembre 1917, le général Deligny recevait la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Officier général d'une haute valeur morale, d'un jugement très sûr et très droit, remarquable par sa belle attitude sous le feu. A préparé et dirigé avec beaucoup de méthode les unités de son corps d'armée qui ont pris part à la bataille de la Malmaison, assurant d'une façon parfaite l'exploitation de son succès. 3 blessures, 2 citations (Croix de guerre). »



LA RÉGION DE BURES.

Les Greniers de l'Ukraine

Les pourparlers en vue d'une paix prochaine avec les bolcheviks et la Rada de l'Ukraine posent la question du ravitaillement de l'Allemagne affamée. Par l'étendue de son sol, par la variété de sa production agricole, la Russie serait capable, en temps normal, de fournir aux Empires centraux une aide appréciable. La Russie, en temps de paix, exportait des céréales, des graines oléagineuses, du lin, des produits de la ferme, etc., toutes substances dont manque aujourd'hui l'adversaire.

L'Allemagne, si elle venait à signer la paix russe, se trouverait-elle, comme par un coup de baguette magique, dans l'abondance ? Ne souffrirait-elle plus du manque de blé, de viande, d'huile, de pétrole, de bien d'autres choses indispensables à la vie de tous les jours ? On peut répondre, sans pour cela se laisser aller à de dangereuses illusions, par la négative. Non, l'Allemagne ne peut pas trouver en Russie, au lendemain d'une paix encore douteuse, ce qui lui fait si cruellement défaut.

Que pourrait trouver en Russie l'Allemagne ?

D'abord le blé. La Russie est un des plus puissants producteurs de blé du monde. Avant la guerre, elle exportait — tous ses besoins propres réservés — près de 9 millions et demi de tonnes de céréales, dont 4.800.000 tonnes de froment et de seigle, 3 millions de tonnes d'orge, 1 million de tonnes d'avoine, 600.000 tonnes de maïs.

Ce chiffre imposant d'exportation des céréales russes suffirait, à lui seul, à contenter et au delà la faim allemande. En face des 9 millions et demi de tonnes de céréales russes, il n'est besoin, pour le montrer, que de placer les chiffres d'importation de l'Allemagne qui ne s'élevaient, pour la période de 1910-1914, qu'à 7 millions et demi de tonnes, soit : 2.850.000 tonnes de froment et de seigle, 3.210.000 tonnes d'orge, 550.000 tonnes d'avoine et 850.000 tonnes de maïs.

La Russie pourrait, ceci est indéniable et nous aurions parfaitement tort de ne pas le reconnaître, approvisionner de céréales, panifiables et autres, l'Allemagne en proie à la disette, bientôt à la famine.

Ce que le blocus fait, la paix russe, la paix bolcheviste et ukrainienne, peut le défaire, si l'on ne considère que les chiffres.

Comme elle lui enverrait des céréales, la Russie peut-elle envoyer à l'Allemagne de la viande ? Ceci est moins sûr.

La Russie possède un bétail très nombreux. L'effectif des régions non envahies atteignait, avant la guerre, 29 millions de bêtes à cornes, 39 millions de moutons et 9 millions de porcs. Toutefois les exportations étaient relativement minimes. Le bétail bovin et ovin suffit à peine aux besoins intérieurs du pays. Quant aux exportations de porcs, elles atteignaient environ 100.000 têtes. On a calculé que l'apport de la viande russe, au cas où elle pourrait être transportée en Allemagne au lendemain de la paix, n'augmenterait que de 30 grammes par semaine la consommation personnelle allemande. C'est là un résultat bien maigre.

L'Allemagne pourrait-elle trouver en Russie d'autres denrées ? Du poisson, mais en quantité minime, l'exportation annuelle d'avant-guerre n'étant pas supérieure à 15.000 tonnes. Du sucre, dont 280.000 tonnes étaient exportées autrefois. Mais que sont devenues les raffineries du sud-ouest ? Des légumes secs, des pommes de terre.

La paix russe est à coup sûr une menace pour nous. Mais, hâtons-nous de le faire remarquer, la menace est encore à longue échéance. D'abord, la paix, aussi bien avec les bolcheviks qu'avec les délégués de la Rada ukrainienne, n'est pas encore signée. Ensuite, le serait-elle qu'il y a, au ravitaillement de l'Allemagne, une impossibilité de premier ordre.

La Russie manque de voies de communication. Son matériel de voies ferrées est dans l'état le plus lamentable. On meurt de faim à Petrograd, non pas que le blé manque dans les régions à céréales, mais parce qu'on ne peut pas le transporter. Pas de wagons. Pas de locomotives. Le pourcentage des locomotives « malades », au dire du ministre russe des voies et communications, est de 50 pour 100. Les Allemands, avant de recevoir une tonne des céréales qu'ils convoitent si ardemment, devraient mettre en état tout le réseau russe.

Ajoutez à cela que, le blé arrivât-il jusqu'à Odessa ou à un port quelconque de la mer Noire, il faudrait rétablir la navigation sur le Danube, dont les bouches sont, depuis le début de la guerre, dans un état d'entretien plutôt fâcheux.

Et ce n'est pas seulement le réseau russe qui a besoin d'une réfection presque complète, c'est aussi le réseau allemand, le réseau bulgare qui sont à bout, si l'on ose dire, de patience. Les graisses faisant défaut, le matériel s'use lamentablement, d'autant plus qu'il est, depuis trois années, soumis à une exploitation intensive pour le transport, d'un front à l'autre, des troupes.

Récemment la *Gazette de Cologne* écrivait : « Aucun point du territoire russe ne sera rendu avant l'arrivée des navires russes chargés de blé dans les ports allemands, avant que les trains russes chargés de marchandises aient passé nos frontières. »

L'Allemagne peut attendre longtemps encore.

Notons aussi que les chiffres représentant la récolte en céréales russes sont des chiffres d'avant-guerre. Les chiffres réels, pour la récolte de 1917,

doivent être beaucoup plus réduits. Tout d'abord par le manque de main-d'œuvre. D'une façon générale, par la situation troublée du grand empire, tout entier à l'anarchie.

La Russie ne produit pas que des céréales. Si son sol est d'une incroyable fertilité, son sous-sol n'est pas moins riche.

Les exploitations minières russes peuvent venir en aide à l'Allemagne, qui manque surtout de ce que l'on est convenu d'appeler les métaux de guerre : le cuivre, le nickel, l'étain, le manganèse, le platine.

Le cuivre est indispensable aux ceintures d'obus, aux douilles de munitions, aux fils télégraphiques. Le nickel est employé dans la confection des chemises de balles. L'étain sert à l'étamage des obus remplis de mélinite. Le manganèse, et surtout le nickel servent à la fabrication des aciers spéciaux ; le platine, à la construction d'appareils dont l'industrie chimique, et par suite celle des explosifs, ne peut pas se passer.

La chasse au cuivre prit en Allemagne, on le sait, des proportions épiques. Il n'est pas un bouton de sonnette, pas un ustensile de cuisine qui ait échappé aux perquisitionneurs. Les cloches des églises ont été brisées et fondues pour en extraire le cuivre. Les machineries des usines et, en particulier, celles des brasseries ont été emportées. Les toitures de cuivre des monuments ont été arrachées.

Le nickel, lui aussi, a été cherché partout où on pouvait le découvrir. En Autriche, on a remplacé la frappe des monnaies divisionnaires de nickel par de la monnaie de fer. Là aussi les cuisines ont été mises à sac. Pas une casserole, pas une cafetière n'a échappé.

Pour trouver du platine, on a réquisitionné les pointes des paratonnerres, pensant qu'il suffirait pour préserver les monuments de la foudre de la protection du vieux Dieu allemand. On raconte que, pour se procurer le précieux et introuvable métal, les autorités ont acheté de nombreux bijoux sertis en platine pour en retirer la monture.

La vaisselle d'étain a été raflée, de même que les tuyaux des orgues d'églises et jusqu'aux couvercles des chopes chères aux disciples de Gambrinus.

La Russie est-elle capable de fournir à l'ennemi les métaux de guerre qui lui manquent ?

Elle produit la presque totalité du platine récolté dans le monde, 95 pour 100 de la production mondiale. Le platine se trouve dans les alluvions des hautes vallées de l'Oural central, dans le gouvernement de Perm. En 1916, la production platinifère a été de 722 kilogrammes. L'Allemagne consommait avant la guerre 2 tonnes de platine. La production russe lui serait donc d'un aide précieux. Etant données les faibles quantités de métal, la question des transports ne se pose pas pour le platine.

L'Allemagne consommait avant la guerre 200.000 tonnes de cuivre et en produisait 30.000 tonnes. Le déficit était donc considérable. La fabrication militaire a dû augmenter dans une proportion importante cette consommation. Les stocks sont certainement, depuis longtemps, épuisés. Que trouverait l'Allemagne en Russie ? La production des mines du Caucase et de l'Oural atteint 27.000 tonnes.

Le Caucase fournit en quantité considérable le manganèse. L'Allemagne trouverait à Pothi et aux environs des dépôts importants — on estime à 300.000 tonnes de métal ces dépôts — qui combleraient, et au delà, le déficit qu'elle a dû supporter jusqu'à ce jour.

Il est toutefois deux métaux de guerre que la Russie ne peut fournir à l'Allemagne : l'étain et le nickel. Les minerais de nickel sont localisés dans la Nouvelle-Calédonie et le Canada. Les gisements d'étain les plus importants sont dans l'île Banca et dans la presqu'île de Malacca.

Ce sont donc les alliés qui gardent le contrôle du nickel et de l'étain, et leur vigilance impose le blocus sévère de ces deux métaux de guerre.

En somme, platine et manganèse, une part de cuivre, pas d'étain, pas de nickel : voilà ce que trouvera l'Allemagne en Russie.

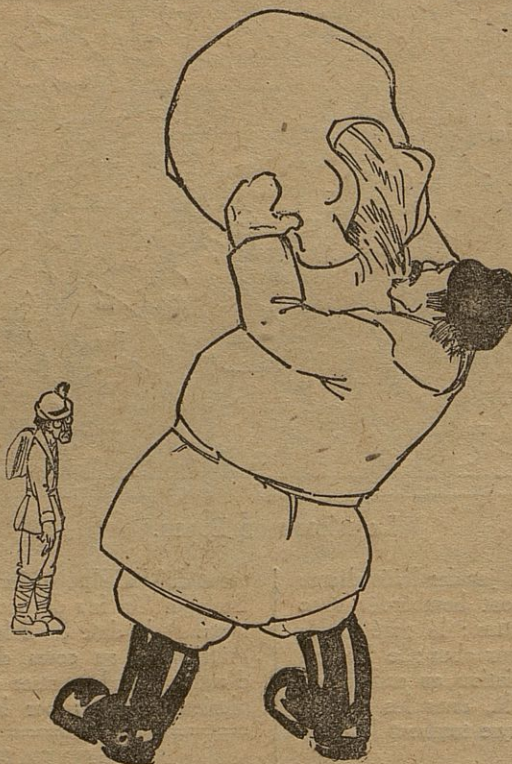
Résumons-nous.

La paix russe ouvrira à l'Allemagne les greniers de l'Ukraine, les mines du Caucase et de l'Oural, les gisements de naphte de Bakou. C'est un fait incontestable.

Mais, ce qui est moins certain, c'est que l'Allemagne puisse profiter à temps de ces richesses. Elle a déjà mis sa lourde main sur la Pologne, sur la Roumanie, sur la Belgique, sur nos départements du Nord. C'étaient là des régions d'une incomparable richesse. Loin d'en tirer parti, elle les a ruinées pour de longues années. Tirera-t-elle parti de l'Ukraine, du Caucase, de l'Oural, qu'elle trouve en pleine anarchie, en pleine désorganisation, sans moyens de transports, quand tout est à refaire, ou plutôt à créer ? C'est peu probable. Il faudra à l'ennemi de longs mois, des années peut-être, avant de remettre de l'ordre dans les voies ferrées. Et, sans rails ni wagons, ni locomotives, les plus riches greniers du monde ne renferment que la famine.

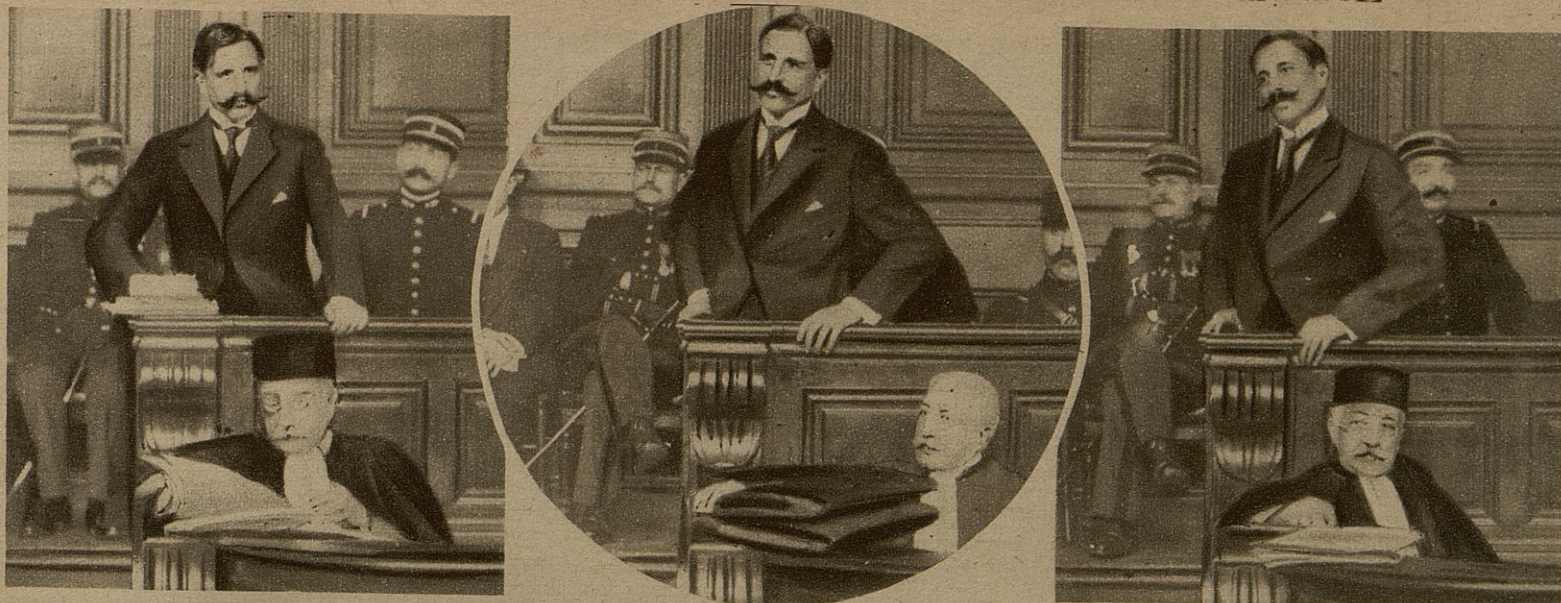
L'Allemagne semble, du reste, déjà faire son deuil de ses illusions premières. L'un des plus grands journaux de Berlin, le *Berliner Tageblatt*, écrivait tout récemment : « La récolte russe de cette année, même avec un régime d'ordre, suffira à peine à assurer la nourriture de la population. » Voilà un aveu à enregistrer. Les greniers de l'Ukraine ne pourront pas ravitailler l'Allemagne affamée.

MAXIME VUILLAUME.



LES CRAINTES DU « BERLINER TAGEBLATT ».

BOLO DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE

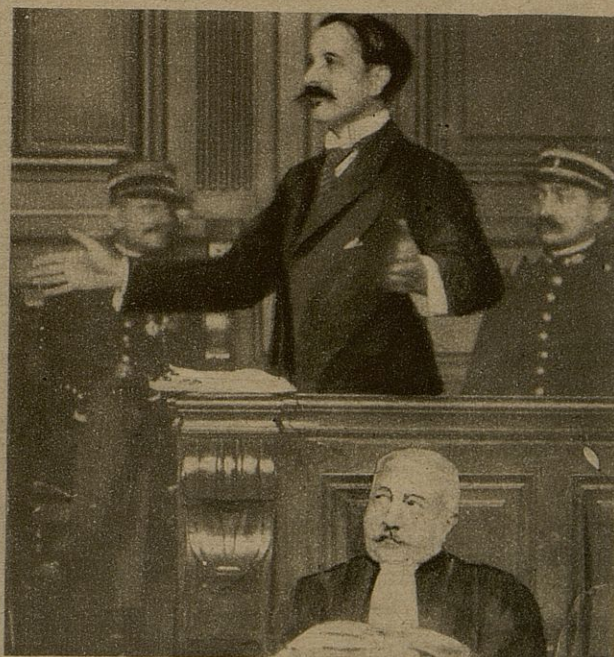


Voici quelques attitudes caractéristiques de Bolo pendant le cours de son interrogatoire et de ses explications.



LE GREFFIER THIBAUT

LE TRIBUNAL

LE L^e MORNET. Commissaire du Gouvernement

Bolo pacha a comparu, le 4 février, devant le conseil de guerre pour répondre à l'accusation de trahison, d'intelligence et de commerce avec l'ennemi; à côté de lui s'est assis Porchère, accusé de complicité; on voit ici sa photographie; le troisième accusé était Cavallini, en prison en Italie. Les débats ont été mouvementés; Bolo ne s'est guère départi d'une attitude arrogante; cependant il baissait parfois le ton sous les coups de l'accusation.

NIEUPOORT-VILLE ET SES ENVIRONS

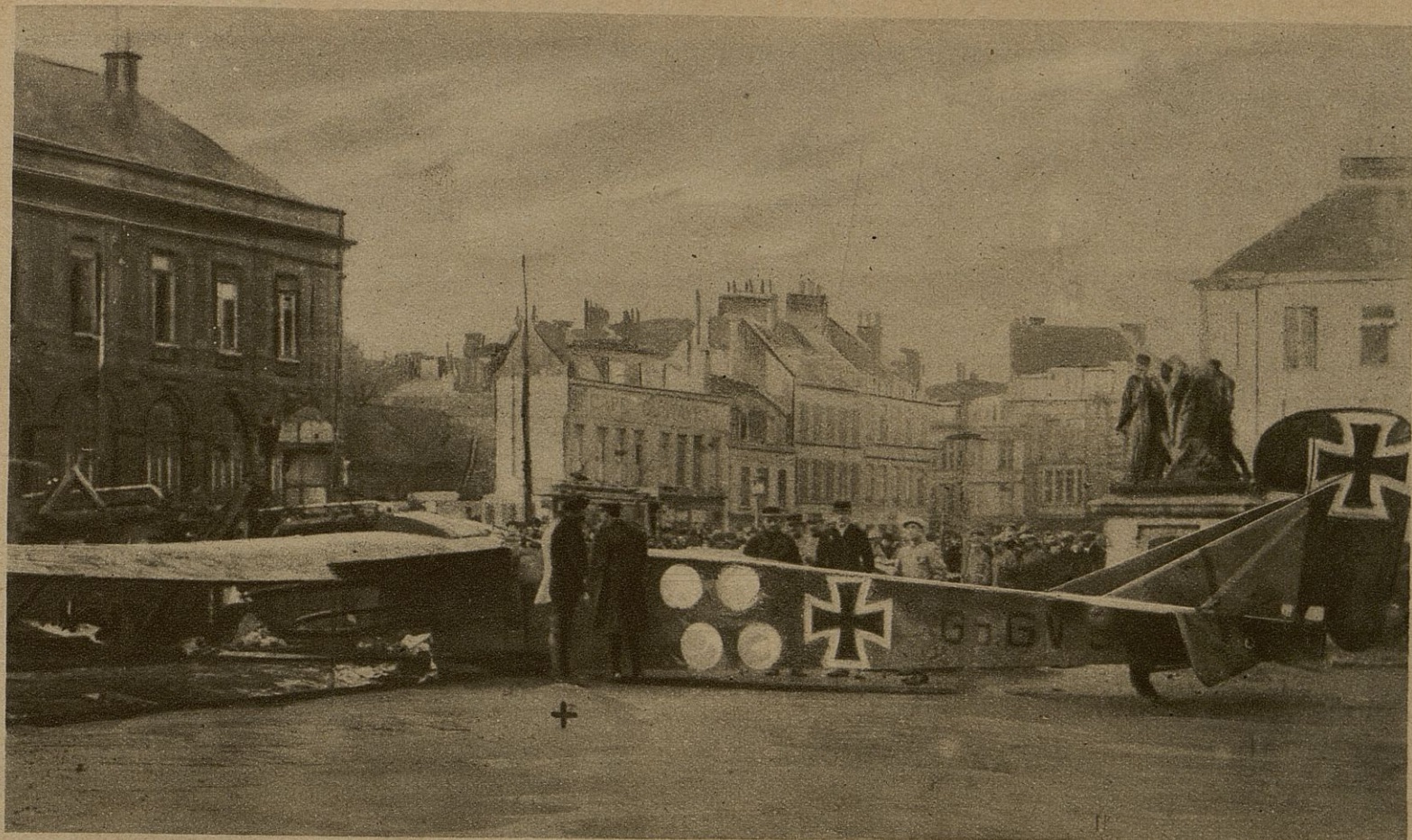


En avant de Nieuport-ville, au-dessus des terres irrégulièrement couvertes par l'inondation, se détache une portion de terrain plus sec formant redan, et dont on a tiré parti en l'organisant pour la défense des alentours. Des abatis d'arbres, des pieux, des fascines ou des sacs de terre sont les seuls matériaux qu'on ait pu y employer.

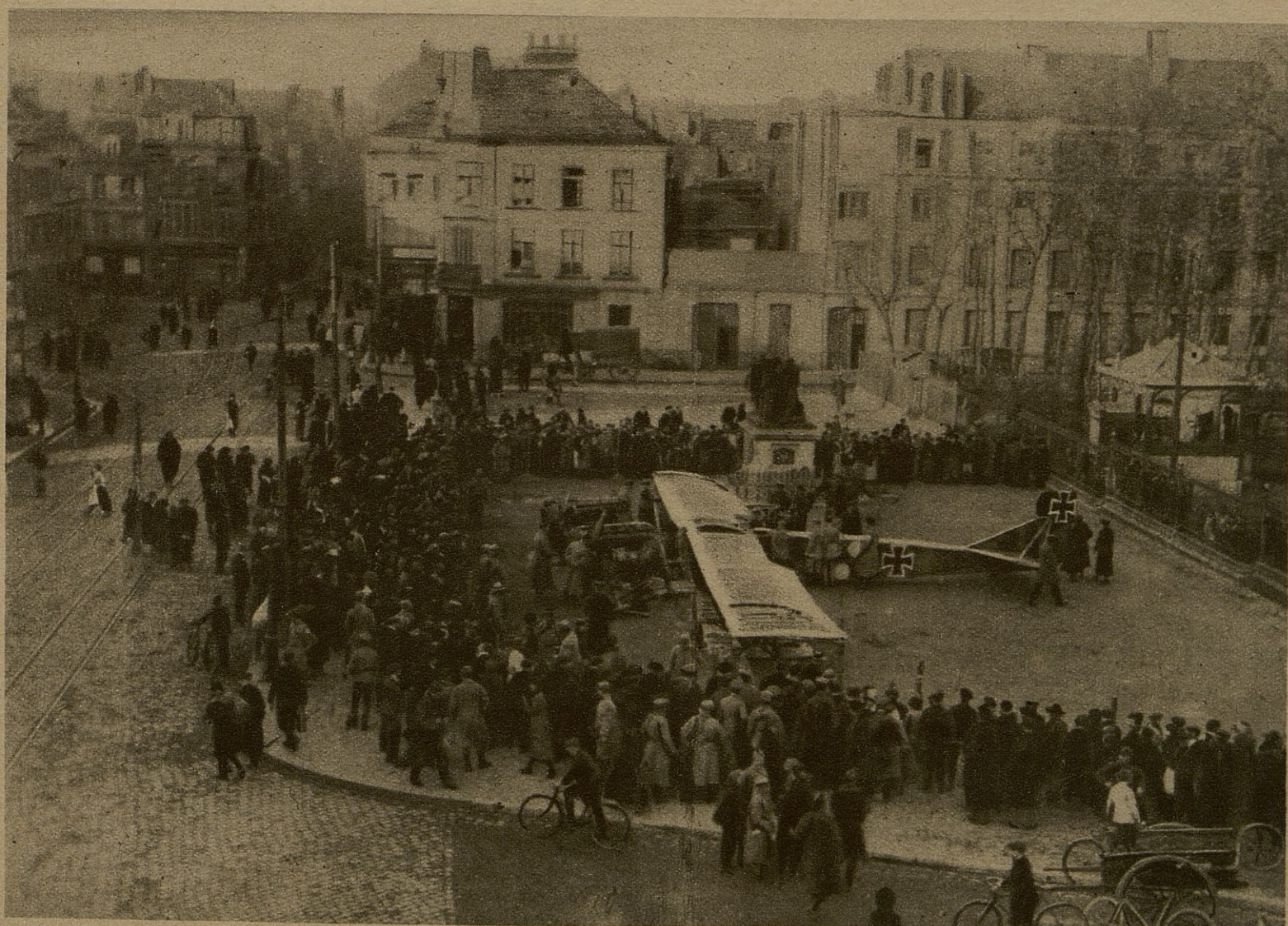


Le récent effort des Allemands en Belgique, dans le secteur du littoral, a abouti à un échec. Mais il devait avoir pour but de créer là un saillant qui eût servi de base à une attaque de flanc de nos lignes. Nieuport, située dans la zone de cette opération, est plus que jamais le but des bombardements de l'ennemi. En comparant avec celle-ci les vues que nous en avons déjà données, on voit que les ruines s'y entassent de jour en jour un peu plus.

LE « GOTHA » ABATTU A CALAIS

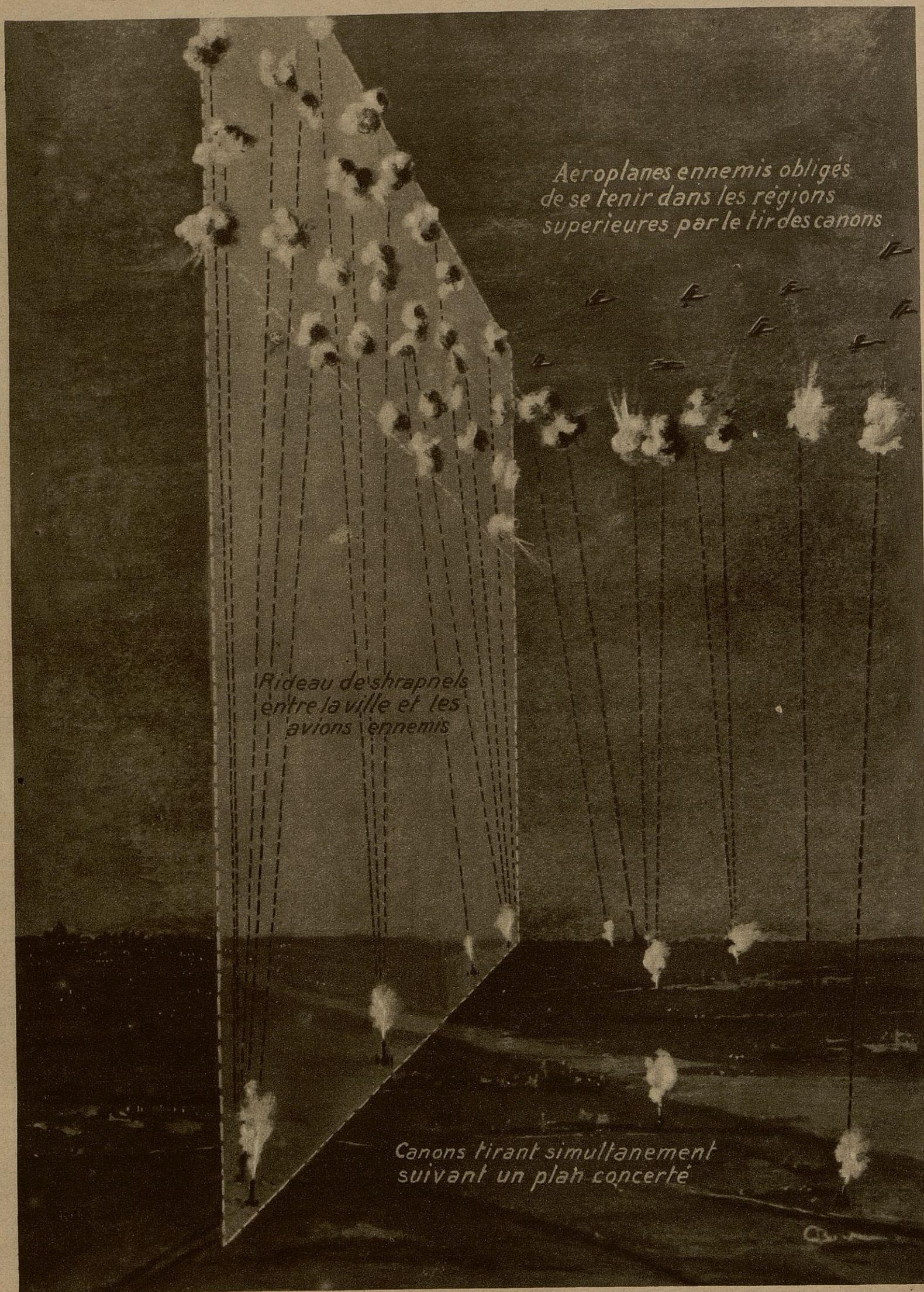


Ce « gotha » porte les désignations G.O.-G.V.-930-13. Les disques peints sur le fuselage doivent être une marque d'escadrille. Chacun de ses deux moteurs, à ailes propulsives, est de 600 H.P. Il est armé d'une mitrailleuse et complètement camouflé. Il a été assez endommagé. L'aviateur qui l'a abattu est désigné ici par un X.



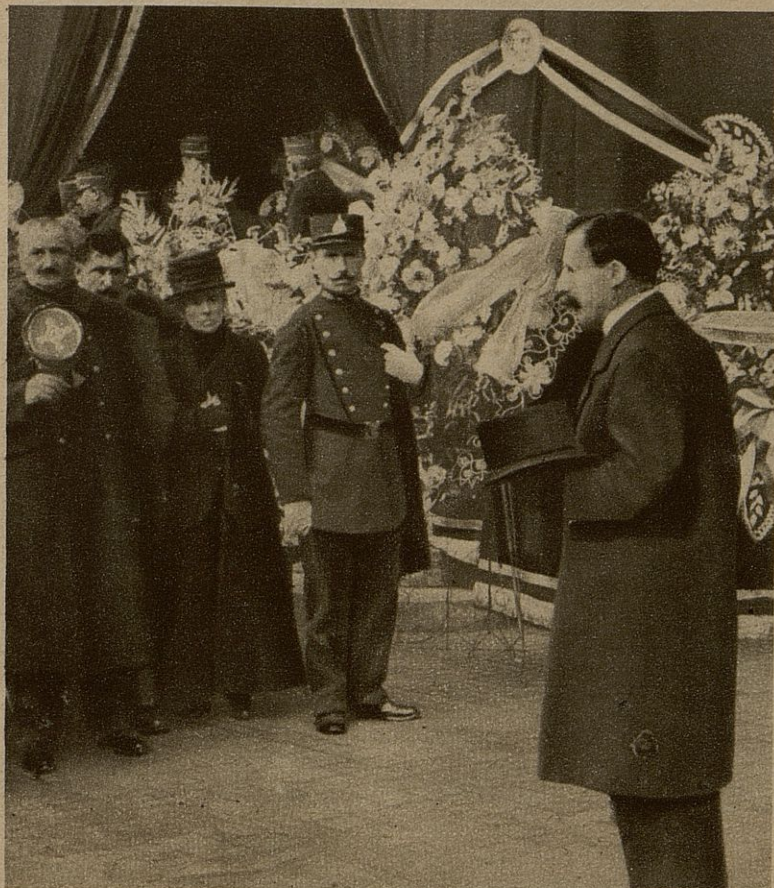
Dans la soirée du 25 janvier, un raid de « gothas » réussit, malgré l'activité de la défense aérienne, à bombarder la ville de Calais. L'un des appareils, que représente cette photographie, fut descendu près de Calais, après une chasse de vingt minutes, par un pilote français de la D. C. A. Il est exposé sur la place Richelieu, où de nombreux Calaisiens sont venus l'examiner. Le pilote et les mitrailleurs, qui n'avaient pas de blessures, ont été capturés.

LES TIRS DE BARRAGE CONTRE AVIONS



Ce dessin permettra au lecteur de se faire une idée de ce que sont les tirs de barrage contre avions, que l'on emploie couramment pour protéger les villes menacées de bombardements aériens. Le tir de barrage a pour but de briser les formations ennemies et d'obliger les avions à se tenir, pour éviter les projectiles ainsi que les remous causés par leurs éclatements, à de très hautes altitudes, d'où il leur est difficile de reconnaître leurs objectifs.

APRÈS LE RAID DES « GOTHAS »



La censure interdisant toute photographie des conséquences du raid, on ne peut citer la localité où eurent lieu les obsèques que voici. Les autorités municipales et le gouvernement étaient représentés.

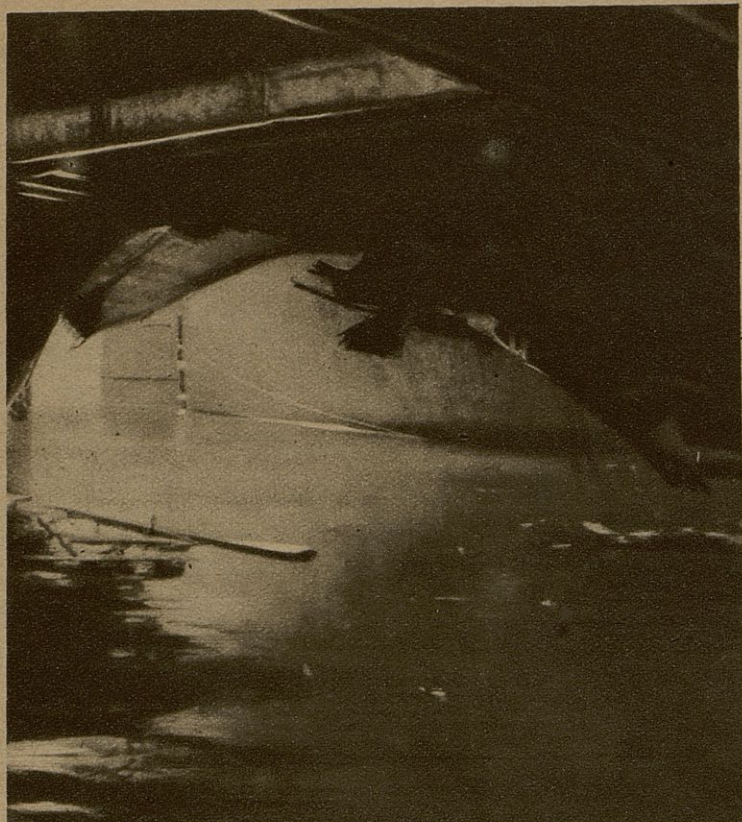


En banlieue comme à Paris, nombreuses et belles furent les couronnes offertes aux victimes du raid. Partout, les habitants en très grand nombre ont tenu à conduire leurs concitoyens à leur dernière demeure.

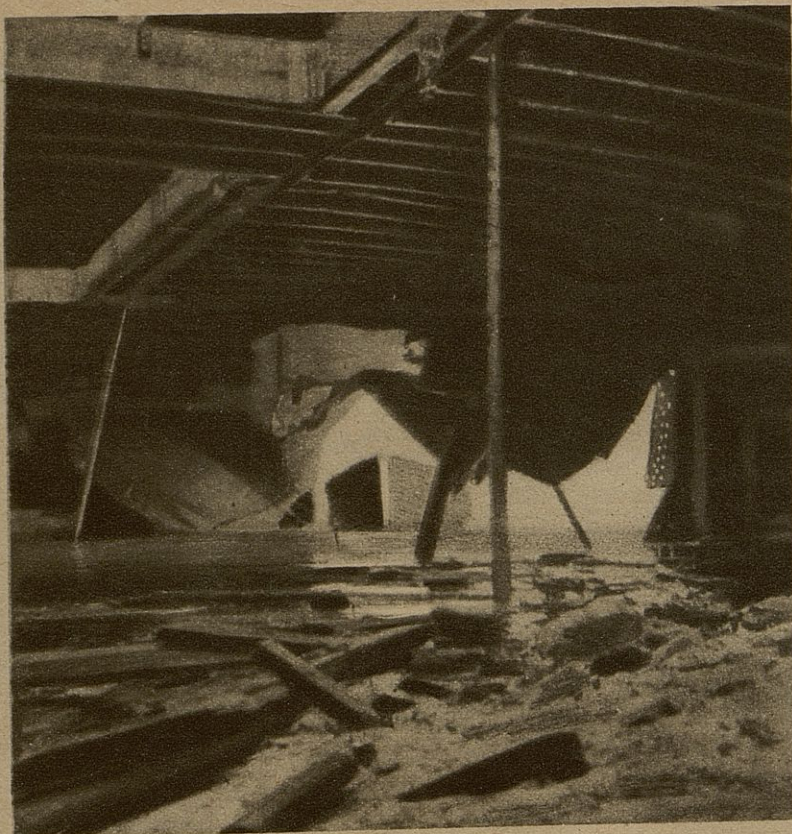


Nombreuses ont été les victimes du raid que les « Gothas » ont fait sur Paris et la banlieue dans la nuit du 30 au 31 janvier : 45 personnes tuées, dont 11 femmes et 5 enfants ! plus de 200 blessés ! Cette fois, les obsèques des victimes ont eu lieu isolément, mais chaque convoi, que suivait une foule émue, a été, comme on le voit ici, l'occasion d'une manifestation où se mêlait la pitié pour les victimes à la haine contre les Boches.

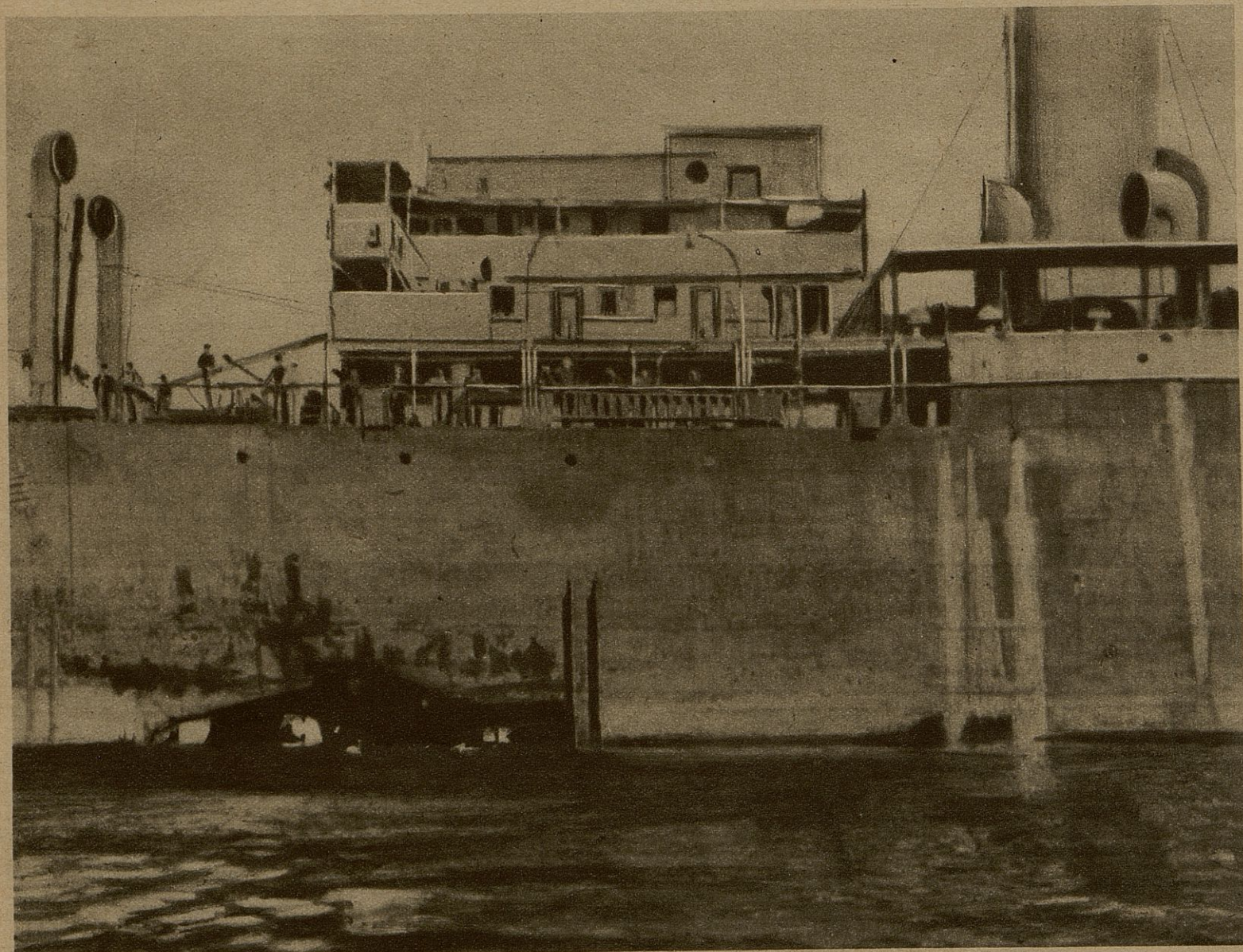
UN PAQUEBOT TRAVERSÉ PAR UNE TORPILLE



Vue de l'entrepont du paquebot du côté où entra la torpille en ouvrant cette immense brèche dans la coque. Tout y a été réduit en miettes par le terrible engin qui, heureusement, n'atteignit pas le navire plus bas.

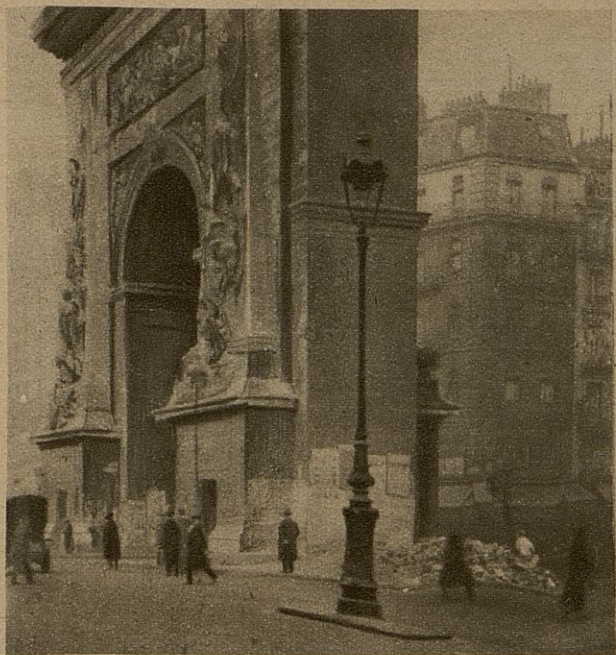


La brèche faite par la sortie de la torpille dans le flanc de tribord du navire, vue après l'allégement. On voit que l'épaisse tôle d'acier de la coque est tordue comme du fer-blanc. Par cette ouverture on aperçoit le port.



Un fait exceptionnel a marqué le torpillage du paquebot anglais le « Kwang-Si » qui a été récemment attaqué par un sous-marin dans la Manche. La torpille, entrée par bâbord au niveau de la flottaison, a traversé le navire de part en part entre deux de ses ponts et en est sortie par tribord. Les fonds du bâtiment n'ayant pas été envahis par l'eau, grâce aux cloisons étanches, il put être sauvé. On voit ici la déchirure faite dans la coque par la torpille.

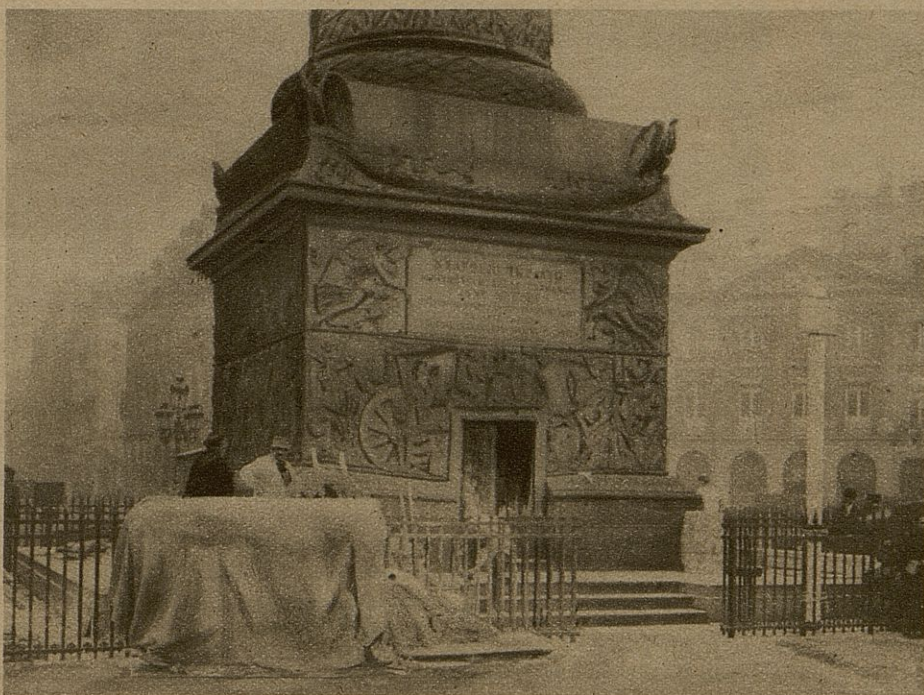
LA PROTECTION DES MONUMENTS DE PARIS



LA PORTE SAINT-DENIS



L'ARC DE TRIOMPHE DE LA PLACE DU CARROUSEL



LE SOUBASSEMENT DE LA COLONNE VENDOME



LA « MARSEILLAISE », DE RUDE

LE TOMBEAU DE NAPOLEON I^{er}

LE GROUPE DE LA DANSE, DE CARPEAUX, DEVANT L'OPERA

Les monuments de Paris seront protégés contre les bombes des avions allemands ; les vitraux de la Sainte-Chapelle et plusieurs statues ont été mis à l'abri ; des sacs de sable et des armatures en maçonnerie protègent les autres.



Le commandant Leslie, de l'aviation britannique, sur l'avion avec lequel il a exécuté, du 20 au 23 janvier, le raid Londres-Nice, par Paris, Lyon et Marseille.



Le capitaine et les officiers du vapeur espagnol « Giralda » torpillé et dévalisé le 26 janvier à 30 milles de la côte d'Espagne par les Allemands.



Le général Leman, le héros de la défense de Liège, qui subissait, depuis 1914, une pénible captivité en Allemagne, est arrivé le 2 février à Paris, après sa libération. Le voici, à gauche, reçu à sa descente du train ; à droite, le général adresse une allocution aux soldats belges, tous blessés encore en traitement, qui forment le piquet d'honneur.



SUR LE FRONT ORIENTAL

Les pourparlers entre impériaux et bolcheviks n'aboutissent toujours pas : ils sont d'ailleurs fréquemment interrompus, soit que Trotsky ait affaire à Petrograd, soit que Kuhlmann ou Czernin aillent prendre des instructions à Berlin ou à Vienne. Ni les uns ni les autres ne savent à quoi se résoudre. Cependant les gouvernements centraux commencent à perdre patience, d'autant qu'ils n'arrivent pas à se faire livrer les vivres dont leurs peuples ont un besoin urgent. Ils ont mandé brusquement, le 4, à Berlin, leurs délégués, qui sont revenus le surlendemain à Brest-Litovsk avec, paraît-il, l'ordre d'en finir en traitant avec l'Ukraine seule, si Petrograd continue à atteroyer. La situation intérieure en Russie va de mal en pire ; la famine n'est pas conjurée ; on signale un peu partout des conflits armés entre bolcheviks et autres révolutionnaires ; les paysans somment le gouvernement de Lénine de procéder immédiatement au partage des terres. Quant au front russe, s'il s'y trouve encore des soldats, ce sont sans doute ceux qui ne savent où aller, car la discipline ne les y retient plus. Ils vivent sur le pays et se chauffent avec les poteaux qui servaient à soutenir les défenses des tranchées, lesquelles ne sont plus entretenues et s'écroulent ; ceux qui se trouvent aux têtes de routes laissent passer tout le monde sans passeport, mais exigent vingt roubles de péage par véhicule qui franchit leurs postes.

En Finlande, le tableau n'est guère plus réconfortant. La garde rouge tient toujours le sud, et de fréquents combats, fort sérieux, se livrent journellement

entre Russes et Finlandais, pourvus les uns et les autres d'artillerie. On annonce, le 5 février, que la Suède organise, à Stockholm, un corps de volontaires qui interviendrait en Finlande en faveur du gouvernement légal.

En Roumanie, l'accord reste complet entre le gouvernement et la population, le commandement et l'armée, malgré les tentatives des bolcheviks pour désunir le pays. Le 6^e corps russe, le 31 janvier, a attaqué les Roumains avec de l'artillerie lourde à Falcioeni, en Moldavie : les Russes ont été battus, désarmés et dirigés sur la Russie. Le nouveau gouvernement de la Bessarabie a été obligé de demander à la Roumanie de lui envoyer des troupes afin d'empêcher la dévastation du pays par les bolcheviks qui s'emparent des dépôts de vivres et arrêtent les trains pour détrousser les voyageurs.

Les troupes russes du Caucase sont jusqu'à présent les moins démoralisées par la propagande ultra-révolutionnaire ; elles n'agissent plus contre les Turcs, mais, en restant sur leurs positions, elles obligent ces derniers à garder leurs lignes. Le commandement turc vient de proposer officiellement à leurs chefs ou à leurs soviets d'ouvrir des pourparlers directs en vue de conclure promptement la paix, sans attendre le résultat des négociations de Brest-Litovsk.

MACÉDOINE. — A défaut d'événements sur ce front, on peut signaler le jugement optimiste que le général Guillaumat a porté sur la situation, dans une interview accordée à un journaliste italien. Le général ne croit pas à une grande offensive contre les lignes des alliés, tout en faisant remarquer que, si elle se produisait, elle ne le prendrait pas au dépourvu ; il estime que notre situation là-bas est « aussi favorable que possible ».



M. MOURIER
le nouveau Sous-Secrétaire d'Etat
du Service de Santé

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 173 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Un nouveau casque à l'essai. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Le Théâtre et la Guerre

La plupart des auteurs célèbres se sont tus pendant la guerre. La voix du canon étouffe les meilleures répliques. Cependant, certains dramaturges plus audacieux se sont inspirés du conflit pour peindre les mœurs françaises depuis 1914.

Les héros de la scène d'avant-guerre ont été remisés dans la poussière du magasin des accessoires. L'Amoureux ténébreux, la Vierge spleenétique, le Quadragénaire inflammable, la Dame qui a lu Ibsen, la Poétesse aux pensées abscones, le jeune Snob aux 100.000 gilets, l'Anarchiste millionnaire imbibé de tolstoïsme, le Financier arriviste et le Politicien véreux ont vécu. Ce sont autant de personnages falots que le souffle de Mars a rejetés dans l'ombre.

Le dramaturge de 1917 choisit d'autres héros et d'autres héroïnes. Nous en avons fait un bref catalogue que nous soumettons humblement à nos auteurs contemporains.

Mais disons-leur d'abord qu'il est un héros qu'il ne faudra pas mettre à la scène, parce que celui-là c'est un vrai héros en chair et en os et qui n'a pas besoin du feu de la rampe pour conquérir les acclamations du spectateur. Il s'appelle le Poilu, l'humble Poilu anonyme.

Celui-là, nous devons le placer au-dessus des vaudevilles, des mélés et même des nobles tragédies des théâtres subventionnés.

Depuis plus de trois ans il tient inlassablement son rôle sublime devant l'ennemi. Sur la Somme, à Verdun, dans l'Aisne, partout il donne la réplique à ceux d'en face. Sans cachets fabuleux, sans réclame tapageuse, sans exiger des lettres de six pieds de haut sur le programme de la France au combat, il ne manque pas une représentation. Alors laissons ce vaillant dans son cadre véritable et ne montrons pas sous

la lumière artificielle des rampes et des herbes sa capote boueuse et son casque cabossé. Le Poilu ne désire pas qu'on mette ses pensées en alexandrins ni qu'on cisele des phrases académiques sur la mélancolie de ses veillées nocturnes. De grâce, admirez-le en silence et n'obligez pas quelque acteur en renom à se maquiller en soldat de Verdun !

L'AVIATEUR. — C'est le héros préféré du jour. Il a l'oreille et le cœur des dames. Sanglé dans une tunique élégante, cravaté de fantaisie, ce nouveau Mousquetaire de l'air est le Don Juan du théâtre de la guerre. Si Iphigénie, Chimène, Agnès, Hermione, Dona Sol et M^{me} Bonacieux vivaient en 1918, elles eussent été amoureuses d'un « as » de l'escadrille M. F. 144.

Au Châtelet, on montrera l'Aviateur en plein vol mitraillant un Gotha invisible. A la Comédie-Française, il livrera de préférence des combats psychologiques avec la dame de ses pensées, sur le bord d'une terrasse, dans un château du Limousin. Il égrènera à ses pieds le chapelet du marivaudage et vaincra par son héroïsme la résistance d'un cœur qui se refuse pour mieux se donner. Au Palais-Royal, il sera gaulois, plein d'entrain, le filleul de onze maris, la terreur des maris, le Cadet de Gascogne qui éclipse les inaptes, les « idôines » et les embusqués.

L'INFIRMIÈRE. — Elle doit nécessairement paraître entre le premier et le trois. C'est l'uniforme indispensable de la femme du monde ou de la jeune fille bien élevée qui ont ébauché, au chevet d'un glorieux blessé, l'idylle inoubliable de leur vie sentimentale.

Le personnage est aussi sympathique à la scène qu'à la ville. Le blanc se dore à la rampe d'une auréole douce. La petite croix rouge au front est celle de l'espérance. Les gestes tendres de l'infirmière émeuvent le blessé à l'hôpital et le spectateur au théâtre. Nos auteurs mettent tous une infirmière dans leurs comédies. Elles ont remplacé la joueuse de tennis, la golfeuse ou l'amazone d'avant-guerre.

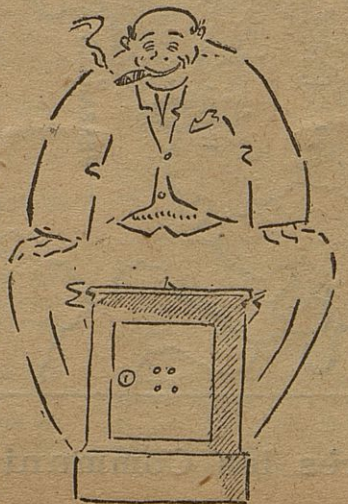
LE PROFITEUR. — Voilà bien la création de la guerre, celle qui devait attirer les fabricants de satires... Mais il semble que nos auteurs manifestent une bienveillance insolite à l'égard du Nouveau Riche.



L'Aviateur.



L'Infirmière.



Le Profiteur.

D'où viennent et cet optimisme et cette indulgence ?

D'aucuns prétendent que si l'auteur flagellait le Profiteur, il risquerait de ne plus faire de recette, puisque le Nouveau Riche est à peu près le seul spectateur qui paye sa place. Quoi qu'il en soit, les profiteurs que l'on a jusqu'à présent montrés au public étaient des anges de bonté et des saint Vincent de Paul ; ils se faisaient pardonner leurs millions hâtivement acquis, en effeuillant autour d'eux les pétales de leur carnet de chèques et en affichant la bonhomie la plus ronde et la plus cordiale. Cette peinture du Profiteur est peut-être un peu rose.

Quel est donc ce fabricant d'obus qui, mangeant dans un restaurant fort à la mode, tança vertement le maître d'hôtel parce que celui-ci lui avait suggéré un aspic de volaille ?

— De l'aspic de volaille, s'écria le nouveau riche... Non, mon ami ! Je ne suis pas encore assez snob pour manger du serpent.

LA PROFITEUSE. — Digne épouse du parvenu de 1917, elle verra, elle aussi, le feu de la rampe. Elle obnubilera d'ailleurs ce dernier par le feu de ses pierreries, par l'opulence de ses colliers de perles, par les coloris somptueux de ses robes signées par les plus grands couturiers de la rue de la Paix.

La Profiteuse déclarera :

— C'est épouvantable, ma chère... Notre valet de chambre veut servir à table avec des gants ! On dirait que nous le dégoûtons, ce larbin !

Et son amie répondra, en minaudant comme Célimène :

— Ah ! ces domestiques ! Ils nous feront tourner en boudin, ma mignonne !

C'est aussi la Profiteuse qui dira, dans les dialogues futurs des vaudevillistes :

— Mon mari et moi nous aurons *pognon* sur rue, à la fin de la guerre. Il m'a déjà offert un flacon de trèfle incarné et une étoile de *chienchilla*. Quand nous aurons un chic rez-de-chaussée, à l'entresol, avenue du Bois, nous fumerons de l'opium et nous prendrons des *affreudisiaques* comme les gens du *hijeliffe*...

LE NOUVEAU PAUVRE. — Hélas !

la guerre aura fait beaucoup de Nouveaux Pauvres : ceux qui auront tout perdu dans l'invasion des barbares, ceux dont la situation aura sombré dans la terrible aventure ! Mais les auteurs de vaudevilles et de pièces les négligeront : ils ne feraient pas recette. Il y aura une autre catégorie que l'on mettra en scène. Ce Nouveau Pauvre, contre-partie du Nouveau Riche, jouera les don César de Bazan. Sur sa jaquette coupée par le bon faiseur, il mettra des pièces et sur son tube, terni par le temps, sa manche râpée passera douloureusement. Victime de la guerre, le Nouveau Pauvre végétera dans l'ombre du Charcutier enrichi ou du Métallurgiste millionnaire ; il pourra donner des leçons de maintien au Roi du Pinard et apprendre les bonnes façons au Prince de la Gnoie. Il ouvrira un cabinet de consultations pour les Parvenus de 1917 et adressera à ses futurs clients une carte ainsi rédigée :

LE VICOMTE DE MONMITEUX

Ex-arbitre des *Elégances* et du *Bon Ton*,
ancien Organisateur de *Thés-Tangos*, *Bals Persans*, etc.

Donne le mercredi et le vendredi, de 2 h. à 6 h., consultations sur l'Etiquette, les Usages du monde, les Obligations mondaines, etc...

Prix à forfait selon l'intelligence du client.

AVIS IMPORTANT

Le vicomte de Monmieux se charge de recruter des invités du grand monde ruinés par la guerre pour les dîners des Profiteurs sans relations.

Aperçu du tarif : Un marquis authentique de neuf heures à minuit : 200 francs. Un académicien (six mots d'esprit garantis pendant le repas) : 175 francs. Une baronne de l'Empire, avec éventail et bijoux : 90 francs. Une femme de lettres (y compris lecture de son dernier manuscrit) : 30 francs.

On traite de gré à gré pour les actrices célèbres, les princes du Pape, les poètes et les anciens ministres.

MAURICE DEKOBRA.



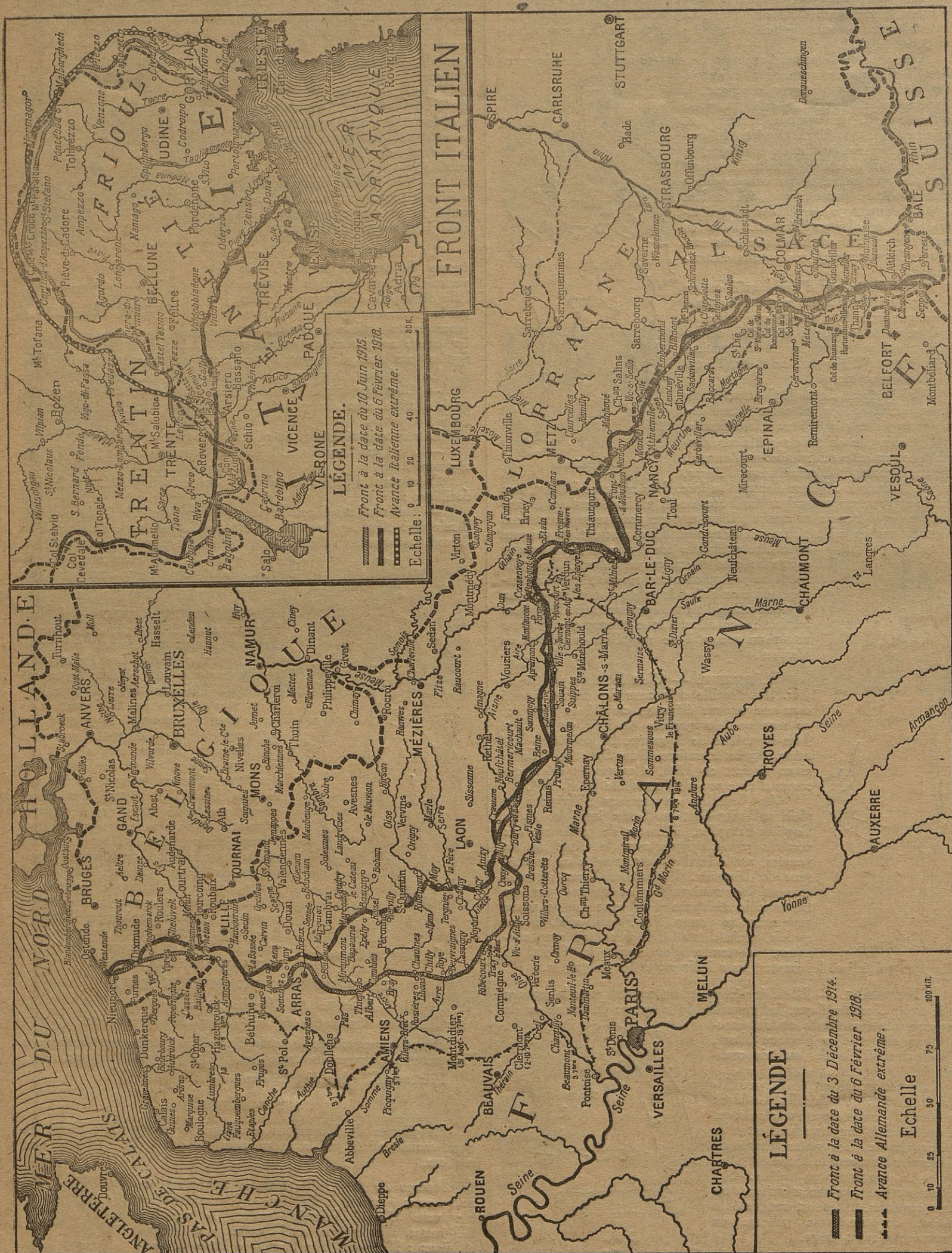
La Profiteuse.



Le Nouveau Pauvre.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

Il était temps s'ils voulaient partager le sort glorieux des Rangers : en ce moment même, Pancho, qu'un émissaire était venu prévenir de l'approche d'une colonne de secours accompagnée d'autos blindées, donnait l'ordre de jeter les insurgés sur le camp afin d'en finir sans tarder avec la résistance désespérée de l'ennemi.

Ce fut terrible : sachant qu'ils devaient mourir, les soldats de Wickley vendaient chèrement leur vie.

Mais que pouvaient-ils faire ?... Ils étaient maintenant à peine une poignée de héros serrés autour du fanion de l'escadron : un à un ils tombaient, ayant tous à la bouche le même cri :

— Vive l'Union grande et forte !...

En un clin d'œil les tranchées furent franchies par les hommes de Pancho Lopez et, alors, conformément à ses ordres, ce fut l'égorgeage des blessés, le pillage des morts.

C'était en vérité aussi beau qu'un champ de bataille d'Europe et les guerriers du kaiser eussent été fiers de leurs émules du Nouveau-Monde...

Malheureusement, la fête ne put se prolonger, l'arrivée de la colonne américaine contraignit les vainqueurs à se retirer au plus tôt sous peine de se faire prendre et... pendre.

XXVII

LA SENORA DOLORÈS

Dès leur arrivée à Calcahuana, Suzy et l'Arbi avaient été jetés dans un cachot en attendant leur comparution devant le gouverneur de la ville.

Il ne s'agissait plus, comme à plusieurs reprises au cours de leur aventure, de locaux, étales, greniers ou autres, que leurs ennemis avaient improvisés en lieu de détention.

Non, Calcahuana était une ville, une vraie ville avec « tout le confort moderne », pensait comiquement l'Arbi, et l'on sait que les premières manifestations de progrès dans toute agglomération civilisée sont le gendarme et la prison...

Celle où se trouvaient logés les deux détenus n'avait rien à envier aux habitations similaires des Etats-Unis : fenêtres étroites munies de solides barreaux laissant passer à peine la lumière et l'air respirable, portes épaisses renforcées de serrures respectables et de verrous qui l'étaient non moins, paille humide et fétide atmosphère.

L'inventaire de son nouveau logis une fois fait d'un regard circulaire, Suzy s'absorbait dans ses réflexions lorsque soudain, au dehors, les serrures grincèrent, les verrous claquèrent et la lourde porte tourna en criant sur ses gonds rouillés.

Un gros homme à mine patibulaire apparut sur le seuil, enjoignant d'un geste brutal à la prisonnière de le suivre.

Docilement, la jeune fille obéit, heureuse à part elle, car elle songeait qu'une modification allait être apportée à sa situation.

Poussée brutalement, elle pénétra dans une pièce meublée à la moderne et qu'elle jugea aussitôt être le cabinet de l'autorité la plus haute de la citadelle...

Elle se trouvait effectivement chez le gouverneur même de Calcahuana, celui, bien entendu, qui, à la suite d'un coup de force, s'était substitué au représentant légal du gouvernement central : le señor Pivénéra — qui cachait sous ce nom indigène un nom patronymique des plus germaniques — était en effet un des agents les plus actifs de l'ambassade allemande de Washington et l'un des collaborateurs les plus énergiques de Pancho...

Comme elle franchissait le seuil de la pièce, l'Arbi en sortait, encadré de gardiens à mine farouche et solidement armés ; évidemment, la réputation d'audace du brave garçon avait été signalée au gouverneur et celui-ci avait pris ses précautions : nul doute que ces gens-là n'eussent comme consigne de tirer sur le prisonnier, au premier geste suspect.

Ricanant, l'Arbi déclara au moment de franchir le seuil :

— Tout gouverneur que vous soyez, je doute que vous soyez assez malin pour jouir longtemps de ma compagnie ; il en faut d'autres que vous pour garder en cage un oiseau de mon espèce.

Et il ajouta, jeté dehors d'un violent coup de poing :

— Sans au revoir, Monsieur le Gouverneur...

Ces quelques mots, prononcés railleusement, suffirent à relancer l'énergie chancelante de la jeune fille qui comprit que son compagnon d'infortune avait la ferme résolution de s'évader.

Cependant le señor Pivénéra la considérait d'un air insolent.

Il eut aux lèvres un juron admiratif et résuma son appréciation par ces mots qui firent frémir la prisonnière :

— Le colonel est décidément homme de goût !... il lui faut des gibiers de choix.

Et, ricanant, il ajouta, s'adressant cette fois à la jeune fille :

— Quand on a un minois pareil, on n'a rien à craindre.

Elle tressaillit, indignée, et clama :

— Je suis innocente du crime dont on m'accuse !...

Il haussa les épaules, répliquant cyniquement :

— Le principal crime dont vous ayez à répondre c'est d'être Yankee... ; celui-là le niez-vous ?

— Je m'en vante, déclara-t-elle d'une voix pleine d'orgueil ; oui, je suis Américaine et, dût-il s'agir pour moi de la vie, je ne renierai pas ma patrie...

Une flamme de colère aux yeux, l'homme lui lança insolemment en pleine face :

— Voilà une franchise dont vous n'auriez guère lieu de vous féliciter, la belle enfant, si vous n'aviez un moyen de vous la faire pardonner.

Toute frémissante, Suzy déclara :

— Mon gouvernement saura vous faire payer cher toute insulte qui me serait faite.

Il ricana :

— Votre gouvernement !... mais c'est le même que le mien, senora ; celui que vous avez acquis par votre mariage avec le señor Morales. Vous êtes Mexicaine et par suite justiciable des autorités mexicaines parmi lesquelles je compte.

Il s'était accoudé sur la table, la tête baissée, insolent, puis, claquant la langue, il conclut :

— Il est vraiment dommage que Pancho ait déclaré vouloir vous interroger lui-même : je ne peux rien pour vous, la belle, autrement votre cas eût pu s'arranger...

Autour d'eux on riait et la malheureuse Suzy comprenait trop bien la signification de ce rire



pour n'être pas secourue d'horreur par tout son être à la pensée du sort affreux qui l'attendait.

Cependant, sur un ordre du gouverneur, la jeune fille avait été reconduite dans son cachot et, les serrures ayant claqué bruyamment ainsi que les verrous, elle s'absorbait dans ses réflexions lorsque soudain une voix arriva jusqu'à elle, à peine perceptible, mais suffisamment distincte cependant pour que la prisonnière pût comprendre.

— Ne perdez pas courage, disait cette voix, on veille sur vous ; sachez endormir la méfiance de Pancho en feignant d'accéder à ses vœux, la liberté est à ce prix...

La voix se tut et Suzy demeura un long moment hébétée, incrédule, se demandant si elle avait rêvé ou bien si réellement quelqu'un lui avait parlé.

Oui, évidemment, une voix s'était fait entendre, — comme plusieurs jours auparavant au ranch di Cristo — quand elle avait été avisée de la possibilité qui allait lui être offerte de s'emparer de la carabine de la sentinelle...

Aujourd'hui, c'était la même protection qui s'étendait sur elle et bien certainement l'avis qu'elle avait reçu plusieurs mois auparavant à Red House, lui conseillant de venir chercher à la Gran Sonora les meurtriers du colonel Morton, émanait de la même source.

Mais qui donc pouvait s'intéresser à elle suffisamment pour jouer en sa faveur une partie aussi dangereuse ?

Connaissant Pancho Lopez comme elle le connaissait maintenant, entrer en lutte contre lui apparaissait à la prisonnière comme aussi redoutable que de vouloir lutter contre la mort elle-même.

Evidemment, ce n'était pas par amitié pour elle qu'on agissait, mais par haine de Pancho.

Quelqu'ennemi personnel de l'agent allemand, quelque adversaire acharné de ses agissements cherchait à dresser des obstacles en travers de sa route et elle était l'instrument dont on tenait à se servir pour abattre le misérable...

Elle promenait de droite et de gauche ses

regards, pour tenter de découvrir quel chemin avait pris cette mystérieuse voix pour lui parvenir.

Peine perdue, elle n'était pas sans savoir que, du temps des anciens empereurs mexicains, les architectes excellaient à construire des habitations truquées de telle sorte que leurs propriétaires pussent y vivre en plein mystère : escaliers dérobés, couloirs circulant à travers les murailles, sous-sols remplis d'oubliettes où l'on tombait des étages supérieurs au moment où l'on s'y attendait le moins, cloisons résonnantes percées de mille trous invisibles permettant de voir, d'entendre, de parler sans que nulle présence ne fût révélée...

Logiquement, elle devait espérer que ce sort s'améliorerait.

Mais le cours de ses pensées se trouva tout à coup détourné par un bruit de lutte qui lui semblait venir du cachot voisin.

Aussitôt, à la force du poignet, elle réussit à se hisser jusqu'aux barreaux de sa fenêtre et, cramponnée, elle put jeter un coup d'œil au dehors : un patio désert sur lequel s'ouvraient des portes ; devant ces portes, des hommes armés déambulant lentement, voilà tout ce qu'elle vit...

Alors elle courut jusqu'au seuil et colla son oreille à la serrure ; là, il lui fut possible alors de percevoir plus distinctement les détails d'un combat silencieux, coupé de halètements farouches, et elle eut le pressentiment que c'était l'Arbi qui, en ce moment, tentait quelque un de ces coups désespérés dont il était coutumier : ce en quoi elle ne se trompait pas.

L'ancien légionnaire n'était pas de ces oiseaux qu'il est aisé de maintenir longtemps en cage, ainsi qu'il l'avait dit au señor Pivénéra.

Bien que par surcroît de précaution celui-ci eût cru devoir ne pas le laisser seul dans son cachot et lui eût adjoint, en guise de compagnons, deux gardiens armés jusqu'aux dents avec consigne de le tuer à la moindre tentative d'évasion, l'Arbi, étendu dans un coin, n'avait cessé, depuis la première minute de son incarcération, de songer au moyen de fuir.

Profitant de ce que, pour charmer leurs loisirs, les deux hommes s'étaient mis à jouer aux cartes, le prisonnier s'était traîné jusqu'à la porte du cachot dont il avait pu étudier à loisir la serrure ; après quoi, il avait regagné sa couchette, le cœur en joie.

Il avait constaté, en effet, que les moyens de fermeture étaient rudimentaires et qu'un violent coup d'épaule suffirait à faire sauter gonds et verrous.

Le tout était de savoir ce qu'il y avait au dehors : assurément, quand on l'avait amené, en garçon de précaution qu'il était, il avait pris soin d'examiner le chemin par lequel on le faisait passer : mais cela ne lui disait pas comment les couloirs et les grilles étaient gardés.

Néanmoins, comme il était beau joueur, il résolut d'engager sans tarder la partie : la pensée de miss Captain, comme lui aux mains de ces misérables, lui rendait insupportable cette captivité qui l'empêchait de faire son devoir.

Décidé à risquer le tout pour le tout, il se jeta d'un bond sur la porte et tenta de l'enfoncer ; mais il ne put agir si rapidement que ses deux gardiens n'eussent le temps de s'élancer sur lui et la lutte s'engagea, âpre et silencieuse. L'Arbi les avait, en effet, empoignés à la gorge, étranglant tout cri d'alarme...

Voilà ce que Suzy, de son cachot, entendait, et une ardente prière s'élevait de son âme vers la Providence tandis que son oreille cherchait à surprendre les différentes phases de la lutte...

D'elle, en effet, pouvait venir le salut promis par la mystérieuse voix entendue quelques instants auparavant.

Combien cette prière eût été plus ardente encore si la pauvre Suzy eût pu pressentir le nouveau danger qui la menaçait...

Prévenu, en effet, par un exprès qui lui avait été envoyé, Pancho accourait à toute bride.

La nouvelle de la capture de miss Morton ne pouvait mieux arriver qu'au moment où sa victoire sur les Yankees faisait naître en lui les plus ambitieux projets.

Décidément, la Providence se mettait dans son jeu et il voulait en profiter.

Cette fois il était décidé à tirer profit de la capture de la riche héritière ; quant à ce damné légionnaire, qu'un hasard miraculeux avait arraché au sort qui l'attendait, il n'aurait rien perdu pour cela.

Mais quelque grande que fût sa hâte de se trouver en présence des prisonniers, il ne put cependant résister au plaisir de boire en compagnie des hommes de son état-major à la victoire des armées mexicaines ; ainsi avait-il eu l'audace d'intituler les bandes de gens sans aveu que l'argent allemand avait groupés sous ses ordres.

Aux portes du palais du gouverneur, une posada (Voir la suite au dos).

l'invitait aux beuveries abondantes et tous, chef et soldats, y étaient installés occupés à boire lorsque quelqu'un vint le rejoindre.

C'était une jeune et jolie femme dont la vue fit pousser des acclamations enthousiastes aux consommateurs...

— Bravo pour la Dolorès ! hurla-t-on de toutes parts...

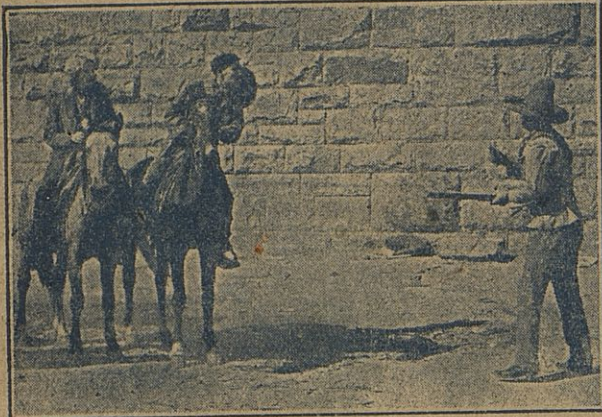
Souriante, elle s'avança vers Pancho qui la regardait venir en lui tendant les bras ; et mimodiqueuse, mi-sincère, elle prononça :

— Je n'ai pas voulu attendre plus longtemps pour venir saluer le vainqueur des Yankees et lui apporter mes félicitations.

Une grimace de contentement illumina la face bronzée de Pancho qui saisit la jeune femme à pleins bras et la serra farouchement contre sa poitrine...

Elle était fine et menue, élégante sous son costume indigène, le visage d'un ovale pur, s'éclairait de grands yeux vifs au fond desquels luisait un feu sombre, inquiétant.

Mais le sourire était plein de charme et l'en-



semble tel que — dans quelque milieu que ce fût — Dolorès n'eût pu passer sans être remarquée...

— Mon seigneur et maître me blâme-t-il de l'être venue retrouver ? interrogea la jeune femme. Il la serra plus fort contre sa poitrine et répondit d'un ton presque tendre :

— Nulle attention ne pouvait me toucher d'avantage, petite Dolorès.

Mais elle, le regardant au fond des yeux, le menaça du doigt, murmurant :

— Êtes-vous sincère, Pancho ?... Franchement je ne le crois pas.

Un peu embarrassé, il murmura :

— Qui peut vous faire douter de moi, Dolorès ?

— La beauté de la prisonnière, répondit-elle d'une voix singulière qui fit sourire Pancho.

— Par le diable ! seriez-vous jalouse, petite Dolorès ?

— On le serait à moins...

— Vous êtes aussi jolie qu'elle, déclara-t-il avec une précipitation qui eût fait naître des soupçons dans l'esprit de la jeune femme, si elle n'en eût conçus déjà...

Mais, chose singulière, il sembla que cette constatation ne fût pas pour déplaire à Pancho, car un imperceptible sourire erra durant une seconde sur les lèvres et sans doute allait-elle répliquer, lorsque les compagnons de Pancho se mirent à clamer avec des voix que déjà l'ivresse commençante empâtait :

— Danse, Dolorès, danse un peu pour célébrer la défaite des gringos !... criaient-ils de toutes parts...

D'un regard, la jeune femme quêtait l'acquiescement du maître qui se contenta d'abaisser approbativement les paupières.

Alors, elle se lança à travers la salle dans un tournoiement fou qui donnait l'impression bien plutôt d'un oiseau multicolore voltigeant par l'espace que d'un être humain.

Sous le charme, ces brutes ne bougeaient ni ne disaient mot, tellement l'art qui se dégageait du moindre de ses gestes les captivait.

Quant à Pancho, au contraire, on eût dit que sa pensée était loin de cette scène, toute de séduction cependant...

Vainement, lorsque ses évolutions amenaient Dolorès près de lui, la jeune femme l'enveloppait-elle de son regard le plus émané, le visage bronzé de l'homme demeurait impassible et dans ses prunelles nul éclair n'indiquait qu'il fût sensible à l'hommage qu'elle lui faisait de sa beauté et de son talent.

Tout à coup apparut quelqu'un qui troubla la fête : c'était le gouverneur.

Les danses cessèrent, les beuveries se suspendirent, tandis que le nouveau venu mettait Pancho au courant de la situation.

Interrogée, la prisonnière avait déclaré être inno-

cente du meurtre de don Manuel Morales et réclamer sa liberté.

— Sa liberté ! répéta Pancho avec un rire sinistre, il faudra qu'elle la paie son prix...

Autour de lui, les autres avaient compris et éclataient de rire : seule Dolorès avait grimacé, ce qui fit dire à Pancho :

— Tu n'es pas jalouse, au moins, petite ?...

Et pressentant une scène de jalousie, il la renvoya d'un geste brutal, tandis que, sur un signe de lui, ses hommes sortaient de la salle, à l'exception du gouverneur et de Remonio.

Celui-ci entra alors dans des détails sur la façon dont était mort Manuel Morales ; pour lui, le jeune homme avait été effectivement abattu par Paquilla ; mais il était intéressant de mettre le meurtre à l'actif de la prisonnière de façon à la mieux tenir en possession, pour le cas où l'intention du chef serait de la livrer à la justice régulière...

Ce à quoi Pancho répliqua en haussant les épaules :

— En temps de guerre il n'y a qu'une justice, la mienne : c'est moi qui me charge de l'interroger.

Vainement, le señor Pivénara lui observait-il que cette façon de procéder risquait fort de lui attirer des ennuis avec le gouvernement de Mexico ; il s'emporta, envoyant au diable Mexico et ses gouvernants...

— Quand on a derrière soi la plus grande Allemagne, déclara-t-il avec orgueil, on est le maître. Et pour le prouver... vous allez me conduire de suite auprès de cette jeune fille : je veux l'interroger moi-même.

En ce moment Dolorès revint : sans doute s'était-elle tenue aux écoutes, car, tout de suite, elle lui dit :

— J'aurais à vous parler, Pancho..., et sérieusement...

Elle lui parut comique, car il se mit à rire et, la saisissant à pleins bras, s'exclama :

— Dolorès, ma mignonne, vous êtes adorable dans votre rôle de tigresse jalouse.

Et il ajouta :

— Quelle raison d'être inquiète ?... Vous savez bien que tout cela, c'est de la politique et que je n'aime que vous...

Hochant la tête, elle insinua :

— Faire de la politique avec une jeune et jolie fille comme cette créature !... peut-il y avoir rien de plus dangereux pour moi ?...

Elle se reprit, murmurant :

— Je sais bien que vous m'aimez, Pancho... sinon, je pourrais considérer la partie comme perdue...

— Vous allez bien loin, Dolorès, poursuivit-il amusé par cette conversation, une partie est-elle perdue parce qu'un homme manifeste à une jeune fille qu'il la trouve à son goût ?...

— Vous savez bien que miss Morton n'est point de celles qui, même pour sauver leur vie, consentiraient à céder aux caprices d'un homme qu'elles n'aiment pas... A moins que...

— ...A moins que ?... interrogea-t-il curieusement.

Elle haussa les épaules et conclut :

— Voyez-vous, Pancho... je vous connais trop politique et trop intelligent pour n'avoir pas vu déjà quel parti pourrait être tiré de la situation... Oui, je sais, miss Morton est jolie, elle est riche..., mais serait-ce la première fois que l'on verrait une femme s'empêcher d'un homme, uniquement parce que celui-ci a su s'élever au-dessus des autres par son courage et son intelligence ?...

Elle parlait doucement, ouvrant son cœur à celui qu'elle aimait, avec l'ingénuité d'une gamine ; et lui l'écoutait avec une attention croissante au fur et à mesure qu'elle développait ses craintes...

Il eut un rire saccadé et s'écria :

— Suppositions puériles en vérité !... cette fille est une Yankee qui nous hait.

— Je sais ce que je dis ; chez la femme, rien n'est plus près de l'amour que la haine, et puis il faut compter avec l'ambition... Vous êtes en passe de devenir un grand homme, Pancho, et la perspective de partager votre gloire pourrait l'halluciner au point qu'elle envisage sans trop d'horreur la perspective de devenir votre femme...

Elle réprima à grand-peine un sanglot qui l'étouffait, concluant :

— Allez..., j'ai grande raison d'avoir peur pour notre cher amour... car je vous sais assez habile, assez séduisant, quand vous voulez, pour tenter, avec quelque chance de succès, de l'amener à ce que vous désirez...

— Mais je ne désire rien, affirma-t-il d'une voix molle.

Elle le regardait, comme si elle cherchait à s'assurer du degré de sincérité de cette déclaration...

Brusquement, il lui dit :

— Tu viens de me donner une idée ! oui, il serait habile de chercher à conquérir cette fille ; mais non dans le but que tu dis.

Et il s'expliqua :

— Admettons que, pour une raison ou une autre, elle se sente attirée vers le vainqueur, ou tout au moins décidée à conquérir mes bonnes grâces, qu'est-ce qui m'empêche de lui rendre la liberté sous condition...

— Vous entendez par là ?...

— ...que si elle consentait à retourner vers les Yankees pour surprendre leurs plans...

La jeune fille l'interrompit :

— Décidément vous êtes fou, Pancho, déclara-t-elle, vous pourriez peut-être espérer l'amener à oublier son mari, même son ancien fiancé, — le cœur des femmes est insondable — mais compter faire d'elle une espionne, ça c'est fou, vous m'entendez, absolument fou !...

Elle s'était emballée vraiment : sa voix s'était faite âpre, agressive, comme s'il se fût agi d'elle...

Mais soudain elle s'apaisa, ajoutant :

— Il serait assurément plus intelligent de votre part d'en faire votre femme...

Et, comme il la regardait avec étonnement, elle ajouta :

— Cela vous étonne de m'entendre vous parler ainsi, c'est que je vous aime tant, Pancho, que je serais prête à me brayer le cœur de mes propres mains pour vous voir heureux. Or, vous seriez plus sûr de tenir cette jolie et riche héritière — si vous en faisiez votre femme — que la récompense éventuelle que pourrait vous donner votre gouvernement...

Pancho l'écoutait parler, l'esprit peu à peu capté par le plan qu'elle lui exposait.

Il murmura, comme se parlant à lui-même :

— Séduisant, certes, mais peu aisé à réaliser. Elle hocha la tête, affirmant :

— Peuh ! avec du doigté... on arrive à tout.

Et, soudain, comme cédant à un irrésistible besoin de parler :

— Une femme, au fond, c'est si facile à enjôler ; une jolie toilette qui flatte sa coquetterie, un élégant repas dans un établissement somptueux, des fleurs, des vins capiteux, une conversation amusante...

Elle conclut avec un sourire triste :

— Enfin..., vous savez bien comment on conquiert une femme, Pancho.

Il était évident que l'agent de l'Allemagne était de plus en plus séduit par le plan que venait de lui exposer Dolorès.

Un étonnement cependant le tenait, bien près de se transformer en soupçon, et il demanda :



— Mais pourquoi me dire cela, vous, Dolorès, qui prétendez m'aimer ?...

— Mais parce que je vous aime, Pancho, et que votre bonheur passe à mes yeux avant le mien, et que je vous voudrais riche et glorieux...

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 22 février.